



 **KANAL**  Centre Pompidou

**& JOHN**



**ARMLEDER IT NEVER ENDS**



*Each something is  
a celebration of the nothing  
that supports it.*

— John Cage

*(maybe) something by*

- Evelien Cammaert & Joris Perdieus
  - Radouan Mriziga
  - Mette Ingvarsten
  - Daniela Bershan
  - Deborah Birch
  - ZOO/Thomas Hauert
  - Miet Warlop
  - Ictus
  - Xu Zhen
  - David Weber-Krebs
  - Rita Hoofwijk
  - YouYou Group
  - Nick Steur
  - David Helbich
  - Ariane Loze
  - Latifa Laâbissi
  - Antonia Baehr & Nadia Lauro
  - Mary Szydłowska
- ÆVTARPERFORM-{{"CIBELLE" {}}}

C.I.I.III.IV. A  
Culture — Architecture



**MORE INFO**  
**WWW.KANAL.BRUSSELS**  
SQUARE SAINT-ÉTIENNE SQUARE  
1000 BRUSSELS

**04.02**

**↳ 25.04.2021**

**BRUZZ**

**LE SOIR**

**rtbf** .be

**prohelvetia**

**ING** 

**orange™**

**Klara**

**De Standaard**

**Banque Nationale Bank**  
DE BELGIËQUE  
www.belgie.eu  
Eurosysteem

**loterie nationale**  **nationale loterij**

## Conseil de la Musique

Rue Lebeau, 39  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

## Contacteur la rédaction

larsen@  
conseildelamusique.be

## Directrice de la rédaction

Claire Monville

## Comité de rédaction

Nicolas Alsteen  
Denise Caels  
François-Xavier  
Descamps  
Christophe Hars  
Claire Monville

## Coordinateur de la rédaction

François-Xavier  
Descamps

## Rédacteurs

Nicolas Alsteen  
François-Xavier  
Descamps

## Collaborateur.trice.s

Isabelle Bonmariage  
Nicolas Capart  
Serge Coosemans  
Jean-Pierre Goffin  
Louise Hermant  
Véronique Laurent  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Jean-Marc Panis  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers

## Roloteur

Nicolas Lommers

## Couverture

It It Anita  
©Titouan Massé

## Promotion & Diffusion

François-Xavier  
Descamps

## Abonnement

Vous pouvez vous  
abonner gratuitement  
à Larsen.  
larsen@  
conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 13 20

## Conception graphique

Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert

## Impression

die Keure

## Prochain numéro

Mai 2021



**LE SOIR**

**sabam**  
for culture

## Crédits

Simon Vanrie  
Roxane Diamand  
Tom Roefels  
Jean-Marc Panis  
Elie Rabinovitch

P.12

François Breut



P.14

Iliona



P.18

Lambert Colson & l'ensemble InAlto



P.30

L'après-Covid comme si vous y étiez



P.38

Leuven, être et avoir été



P.40

Catherine Graindorge



## Édito #Essentiel

Un an déjà... Qui aurait imaginé en mars 2020 que cette épidémie allait porter un coup d'arrêt aussi long et brutal à notre société et plus particulièrement à l'ensemble de la Culture.

Et ce n'est pas fini. Il y aura encore quelques longues semaines de pause forcée avant que les artistes, les techniciens, les lieux de diffusion, ... puissent espérer un retour à une certaine normalité. Dans ce marasme, une lueur d'espoir : au moment où nous écrivons ces lignes, la Ministre de la Culture annonce que tout est prêt pour qu'un début de reprise, encadrée, soit possible en mars.

On l'espère et on l'appelle de tous nos vœux. Car les acteurs.trices de la culture en ont plus que marre. Ils l'ont récemment fait savoir avec force et humour, ingéniosité et créativité via StillStandingForCulture.

Reprendre, petit à petit, une vie sociale, une vie culturelle, est INDISPENSABLE. La culture est essentielle pour l'ouverture d'esprit, elle est aussi un élément de cohésion sociale, de partage... ce partage qui nous manque tellement.

Bonne lecture,  
**Claire Monville**

### En Couverture

p.8 L'ENTRETIEN It It Anita

### Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Paméla Malempré  
p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

### # rencontres

p.12 François Breut  
p.13 Antoine Loyer et Mégalodons Malades  
p.14 Iliona  
p.15 Tessa Dixson  
p.16 Venlo  
p.16 Smahlo  
p.17 Tawsen  
p.18 Lambert Colson  
p.19 Sigrid Vandenbogaerde

### Articles

p.20 AVANT-PLAN Marc Danval  
p.22 SOCIÉTÉ La musique, bienfait pour toi!  
p.24 DIGITAL Classique et numérique L'effet retard  
p.26 MÉDIA Jam, la radio qu'on shazame  
p.28 180° La musique à l'ère des fictions digitales  
p.30 360° L'après-Covid comme si vous y étiez

### Les sorties

### Bonus

p.36 C'EST CULTURE Marcel « Superstar »  
p.38 VUE DE... Leuven  
p.40 4x4 Catherine Graindorge  
p.41 L'ANECNOTE Dan Lacksman  
p.41 J'ADORE... Noé Preszow  
p.42 INDISCRÈTE Mathilde Fernandez



© ROGER VAN TILT

# managouse-bookouse

# Paméla Malempré, l'amour du métier

TEXTE : LOUISE HERMANT

Tout est parti d'une rencontre, d'une histoire d'amour, d'une passion commune. Fraîchement diplômée en communication, un choix par défaut, Paméla Malempré écume les petits boulots dans l'horeca et dans la vente. Tout en conservant l'envie dans un coin de sa tête de, peut-être, un jour, travailler dans le secteur culturel après avoir toujours été entourée de musiciens et d'artistes à la maison. Un milieu qu'elle voit comme difficile d'accès et extrêmement demandé. Et puis surtout, sans savoir par quelles portes elle pourrait y rentrer. Alors qu'elle se morfond chez Nespresso où elle n'a pas l'impression de se sentir utile, elle fait la connaissance d'Antoine Pierre, compositeur et musicien de jazz, qui devient son compagnon.

Elle se transforma rapidement et spontanément en manageuse après avoir remarqué qu'Antoine avait besoin de structurer certains projets. « Ça a commencé bêtement quand on était à New-York, sur une terrasse. J'ai pris une feuille et je lui ai demandé de me citer les programmeurs et les journalistes qu'il connaissait en Belgique. » Elle liste alors une trentaine de personnes qu'elle va contacter, sans avoir trop d'idées sur le fonctionnement du milieu. Elle en profite aussi pour lui donner un coup de main pour les dossiers de subventions. « De fil en aiguille, je me suis rendue compte que je faisais de l'accompagnement d'artiste. Je l'ai fait avant de le concevoir je pense! »

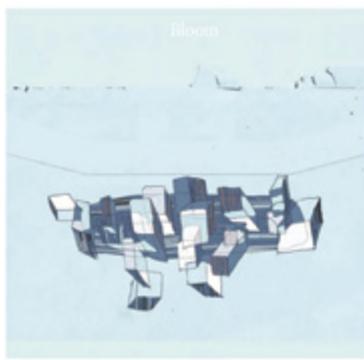
Et voilà, sa porte d'entrée. Après avoir organisé un festival et après un passage chez Igloo Records, la Vervétoise pense alors lancer sa propre agence. Pour obtenir des conseils, elle se rap-

proche de Maaïke Wuyts, fondatrice d'Aubergine Artist Management, spécialisée dans la promotion d'artistes de jazz. « Elle m'a plutôt proposé de venir travailler avec elle. Ce que j'ai accepté en amenant avec moi les artistes avec lesquels j'avais envie de continuer à travailler comme Antoine Pierre, Jean-Paul Estiévenart et Esinam. Les choses se sont faites de manière très naturelle. »

Si elle n'écoutait que peu de jazz à l'époque, ou alors que les grands noms, de Miles Davis à Weather Report, elle se passionne aujourd'hui pour ce genre dont elle ne cesse de découvrir les variétés et subtilités. Au point de vouloir monter son propre label, Shapes No Frame, avec « forcément toujours quelque chose de jazz, mais peut-être plus dans l'esprit libre, l'improvisation et le son acoustique qu'en termes de swing. » Pour le moment, deux projets d'Antoine Pierre et un EP de Next.Ape sont dans les tuyaux.

Avec la crise sanitaire, ses activités ont forcément été chamboulées. Pas question pour autant de se tourner les pouces, elle participe à la création de la FBMU, la Fédération des Bookers et Managers Uni-e-s., qui regroupe une quarantaine d'agences et qui siège au sein de CCMA, Comité de Concertation des Métiers des Musiques Actuelles. « On a souvent la tête dans le guidon dans le métier. Ce sont des secteurs dans lesquels on travaille beaucoup et où on a rarement l'occasion de lever la tête pour regarder ce qu'il se passe autour de nous. D'être engagée là-dedans et de réfléchir à des problématiques qui dépassent le cadre actuel et qui prévoit un avenir meilleur, c'est essentiel. »

Organiser, booker, mettre en relation, produire, manager... Paméla Malempré se voit comme la pierre angulaire autour de laquelle de nombreux spécialistes dans leur domaine pivotent.

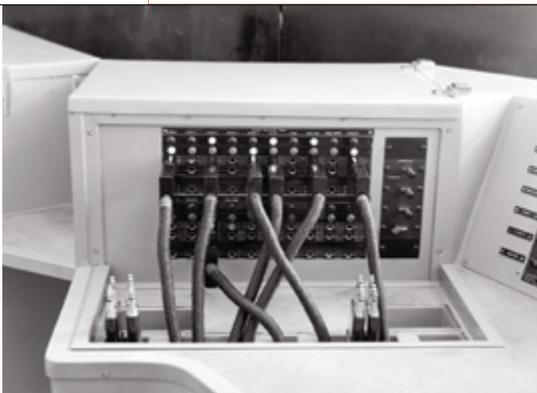


# improvisation

# jazz-rock-prog

## BLOOM

Collectif réuni autour du guitariste et compositeur Quentin Stokart, c'est apparemment le goût de l'improvisation qui a menés ces musiciens, issus de génération différentes, à s'aventurer dans ce chemin commun. Un premier album a ainsi vu le jour quelques années après leurs premiers pas scéniques. Un style qui n'est pas sans rappeler le jazz rock progressif 70's à la Hugh Hopper (Soft Machine, Centipede...), avec ces titres déstructurés et aux sax entremêlés de guitare. Bien, très bien!



# podcast

# radio-rectangle

## Soundtrack Of My Life

SOML, c'est un podcast bimensuel programmé et présenté par Luc Lorfèvre (journaliste musique pour Moustique et aussi auteur d'articles pour Larsen). Le pitch? Un-e artiste se raconte au travers des chansons ou des albums qui ont balisé son parcours: le premier disque acheté, le dernier morceau téléchargé, l'album préféré pour panser ses plaies... Ou la chanson ultime? Bref, dis-moi ce que tu écoutes et on saura mieux qui tu es... C'est Dan Lacksman qui a ouvert le bal. Faites le plein de podcasts sur [rectangle.bo](http://rectangle.bo)



# piano-violon

# classique&contemporain

## Duo ETNA

Le duo ETNA, c'est Marie (Havaux) et Camille (Fisette). Leur bio raconte qu'il y a trois ans de cela, elles ont décidé de monter ce « duo innovant qui invite parfois des artistes issus d'autres disciplines (danse, théâtre...) ». En citoyennes raffinées et engagées, elles posent aussi la question de la place de la femme dans le milieu de la musique et celle de la femme compositrice... Preuve à l'appui, elles ont commandé récemment un programme original à Apolline Jésupret. À suivre, éruption imminente.

# clip

# pop&funk

## Aprile *Giving Up Time*

Ambitieux, drôle et toujours bien filmé, ce clip « court-métrage » pose les bases d'un conte poétique et absurde: un road-trip surréaliste avec bambi and mise en abyme en bonus. Morceau dédié à tous les gens qui rencontrent des difficultés dans leur vie, *Giving Up Time* offre du bonheur en continu pendant 8 minutes. Pour Aprile, ce clip marque également un tournant. Dernier volet d'un premier essai pop, funky et rafraîchissant, ce single annonce en effet l'arrivée imminente d'un premier album.

# clip

# révolution-rock

## Auckland *Shattered*

Tous les 10 ans, le rock renaîtrait de ses cendres... En Fédération WB, on commence à ressentir ses soubresauts depuis quelques temps. Nouveau venu sur cette scène, Auckland ne manque pas d'atouts. Nouvelle venue faudrait-il dire car il s'agit du projet de Charlotte Maquet (qui officie aussi au sein de Condore)! Après le titre *Gamblers* (en novembre 2020), Charlotte traîne son spleen (et sa robe) dans *Shattered*, une ballade macabre aux accents stoner. Avant un EP prévu pour septembre.



# En Vrac...

## Nouvel envol pour Le Lion S'envoie?

Situé juste à côté de la salle du KulturA, Le Lion S'envoie est un haut lieu de la nuit liégeoise. Connue pour ses soirées hautes en couleur et ses liens privilégiés avec la note bleue, le club de jazz est l'une des victimes de la crise sanitaire. Face aux pertes financières accumulées au cours des derniers mois, l'actuel propriétaire des lieux doit en effet se résoudre à vendre son établissement. Implanté en Outremeuse, au cœur de la rue Roture, Le Lion S'envoie est donc mic en vente pour 155.000 euros. Reste maintenant à savoir si l'avenir de la salle sera culturel. Puisque de potentiels repreneurs envisagent à présent de transformer le lieu en espace de logements...

## Une porte 319 millions d'euros de revenus!

La Sabam a publié des chiffres démontrant l'impact des mesures Corona sur l'écosystème culturel. Les revenus issus d'événements culturels sont en recul de 87%. Les festivals, les soirées et les représentations théâtrales subissent l'impact économique le plus sévère. "La culture" perd au moins 319 millions d'euros de revenus. Tous les chiffres de cette étude sont disponibles sur [sabam.be](http://sabam.be).

## Les clips invités à s'inscrire au VKRS

Les 11 et 12 juin 2021, Les Riches-Claïres accueilleront la troisième édition du Festival VKRS. Dédié à l'art du clip dans le secteur musical, l'événement a lancé un appel à candidatures pour accéder à la programmation et rejoindre la sélection officielle. Pour rappel, le VKRS - Video Killed the Radio Star - rassemble les professionnels de la musique et de l'audiovisuel autour d'une sélection de clips réalisés par des artistes issus de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les inscriptions se clôturent le 1<sup>er</sup> avril.

## La carte PEARLE Où et quand?

Pearle, la Ligue Européenne des Associations d'Employeurs du Spectacle Vivant, a publié récemment une édition mise à jour de sa Carte de l'Europe. Celle-ci présente l'évolution des réouvertures des lieux accueillant des événements culturels "live". Sur la base des informations fournies par ses membres, la carte met en lumière les situations variant d'un pays à l'autre : certains pays autorisent des spectacles pour un public restreint, d'autres autorisent les répétitions... mais dans de nombreux pays, les spectacles avec large public restent interdits jusqu'à nouvel ordre... À suivre.



## Victoires de la Musique 2021

Brice Vdh récompensé

Trois artistes belges prétendaient à une Victoire cette année, aux côtés des habitués (ou moins habitués) de la variété des *Victoires de la Musique*. Lous and the Yakuza et Noë Preszow s'étaient en effet glissés entre Benjamin Biolay (deux Victoires, "album" et "artiste masculin"), Aya Nakamura, Pomme ("artiste féminine" de l'année), Vianney, Christine and the Queens et... Julien Doré qui remporte la meilleure "Création audiovisuelle" pour le clip de *Nous* réalisé par le Belge Brice Vdh, seul rescapé du plat pays à être récompensé.

## Aurélie Dorzée

Son duo récompensé

Le jeudi 4 février 2021, se tenait la première édition des Flanders Folk Awards organisée par le Flanders Folk Network. Le duo Aurélie Dorzée & Tom Theuns y a remporté la récompense du "Best Live Band". Active dans le monde des musiques actuelles : traditionnelles et ethniques, baroque..., Aurélie Dorzée multiplie les collaborations et compose pour le théâtre, la danse et le cinéma. Elle joue de nombreux instruments classiques ou traditionnels tels le violon, la viola d'amor, le violon trompette ou encore l'alto.

## FestiVita!

La musique ancienne célébrée

Chaque année, le 21 mars, la *Journée Européenne de la Musique Ancienne* est l'occasion de célébrer plus de mille ans de patrimoine musical. Quelques jours avant cette date symbolique, la Belgique inaugure ainsi la toute première édition de FestiVita!, un événement entièrement consacré aux musiques dites anciennes. Pour sa première édition, le festival doit cependant s'adapter aux réalités du contexte sanitaire. Concentrée sur la seule journée du 5 mars, la programmation se focalisera cette année sur les partitions de Jean-Sébastien Bach qui seront interprétées par l'incontournable ensemble Vox Luminis.



## Glass Museum

Duo "covid-proof"

La Rockhal (Grand Duché du Luxembourg) a fait le grand pas du concert en public en organisant une série de concerts test, #BecauseMusicMatters et ce, en vue d'une éventuelle reprise. Le duo belge Glass Museum a remplacé au pied levé l'artiste Mezerg, qui s'était blessé. Olivier Toth, le CEO (sic) de la Rockhal s'est exprimé au journal luxembourgeois Paperjam. « *Oui, je suis un homme heureux. Les premiers retours sont enthousiastes. Avec toute notre équipe, nous avons hâte de voir les préparatifs devenir réalité. Et c'est une joie d'avoir revu ainsi le public dans notre Club et de la musique sur scène. Tout s'est passé comme nous l'espérons.* »

## TUKAN

Gagnant du Concours Circuit 2020

Plus de 330 artistes s'étaient portés candidats à cette édition (particulière) du concours et seulement 20 projets avaient été sélectionnés suite aux écoutes à l'aveugle. Pour cette finale, il ne restait plus que quatre projets en lice : Twin Toes, Jakbrol, Benni & TUKAN. Les membres du jury ont décerné le premier prix du Concours à TUKAN, jeune groupe bruxellois né de la collaboration de quatre artistes issus de divers projets (Saudade, Indigo Mango, Boucan...). Un projet festif et éclectique mêlant groove, jazz et électro.

## Michel Trempont

Décès d'un baryton

Le baryton belge Michel Trempont est décédé le samedi 30 janvier. Il était âgé de 92 ans. Une longue et riche carrière lui permit de développer un vaste répertoire : on lui attribue plus de 140 rôles. Il collabora notamment avec l'Opéra de Paris (RTLN) et l'Opéra Comique. Michel Trempont a également enregistré de nombreuses œuvres dont celles de Jacques Offenbach.

© BARTHELEMY DECOBECCO

### Les six finalistes du concours Du F. dans le texte

Après l'annulation pure et dure du concours en 2020, le Conseil de la Musique ne pouvait pas rater le rendez-vous en 2021. Conditions sanitaires obligent, il n'était pas possible d'organiser la demi-finale en public... les prestations des douze demi-finalistes ont donc été enregistrées et mises à la disposition du jury en vidéo. Particularité de l'édition, les 4 finalistes qui n'ont pas pu se produire l'année dernière, ont été repêchés en demi-finale cette année. Merci à eux d'avoir accepté de jouer le jeu. Les six artistes et groupes qui participeront à la finale de l'édition 2021 du concours des artistes qui chantent en français ! et qui se tiendra le 27 mars au Botanique (Bruxelles) sont Edwige, Estelle Baldé, Gabrielle Verleyen, Krego, LO et Roza.

### Lous & The Yakuza Bombe platine

*Dilemme* est single de Platine en Italie. Preuve s'il en est que 1. on n'est jamais vraiment prophète en son pays (où le titre n'est pas - encore - certifié platine). 2. Lous & The Yakuza, ce n'est pas qu'une histoire belge et qu'après son prix aux Music Moves Europe Talent Awards 2021, remis lors du festival Eurosonic Noorderslag (Pays-Bas), l'artiste, également nommée aux Victoires de la

Musique, étend sa toile d'influence sur toute l'Europe... et qu'elle ne demande qu'à véritablement exploser.

### La tombola solidaire d'Angèle

KickCancer et Angèle viennent de lancer une grande tombola, à l'occasion de la Journée internationale du cancer des enfants, avec des prix offerts par des artistes et des personnalités internationales. Les fonds collectés à cette occasion seront consacrés au financement de projets de recherche européens. Angèle, peut compter sur le soutien de 19 autres stars nationales et internationales dont Stromae, Damso, Eden Hazard, Kylie Minogue, Christine and the Queens, Dua Lipa, Sofia Coppola, Pierre Niney, Leos Carax, les photographes Pierre et Gilles, mais aussi Pomme, Clara Lucian, Riad Sattouf, Sofia Coppola et Julien Doré. La tombola comporte des prix exceptionnels tels que le piano Knight sur lequel la chanteuse a composé de nombreux titres de son album *Brol*. Au total, 22 lots sont mis à prix. Cette grande tombola solidaire se déroule jusqu'au 23 mars.



## Festivals francophones 2021

L'été de tous les dangers

La toute nouvelle Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles appelle à un soutien renforcé des musiques actuelles, à l'heure où tous les artistes se demandent à quoi pourrait ressembler leur futur proche et, à plus long terme, ce qu'il adviendra du secteur culturel fortement marqué par cette crise. Par ailleurs, alors qu'en Flandre, un fonds de 60 millions d'euros a été débloqué pour soutenir le secteur des festivals, rien de tel ne se profile à l'horizon de l'été événementiel francophone... La Fédération grandit peu à peu et compte désormais plus de 30 membres.

## Quentin Dujardin

La messo est dite

Il l'avait annoncé, il l'a fait... mais ça n'a pas duré. Quentin Dujardin avait prévu de contourner la législation qui interdit actuellement les concerts et rassemblements culturels en se basant sur les conditions qui encadrent la tenue des cultes: il est autorisé de se réunir à 15 personnes pour assister à une cérémonie religieuse dans l'enceinte d'une église ou d'un lieu de culte. L'artiste avait donc organisé une série de concerts de 40 minutes, en présence de 15 personnes, dans la petite église du village de Crupet. L'événement a été médiatiquement bien relayé: l'idée étant bien sûr de démonter l'absurdité de la situation actuelle relative aux activités culturelles... Le guitariste a tout juste réussi à jouer un morceau avant que les forces de l'ordre n'interviennent pour stopper sa première représentation. Dans de nombreuses vidéos que vous pouvez visionner à gauche et à droite sur Internet, l'émotion était palpable et Quentin Dujardin n'a pu empêcher les larmes de couler... des larmes qui soulignent bien toute l'indécence de la situation que subit le milieu culturel depuis le début de cette crise. Cerise sur le gâteau, Quentin et le curé risquent chacun une amende de 4.000 euros, plus les contraventions de 250 euros par personne présente... que l'artiste a décidé de prendre en charge. Des promesses de dons ont afflué pour l'aider s'il le faut.

## Décès de Stefano Mazzonis

Directeur général et artistique de l'ORW

« Sous la houlette de Stefano Mazzonis, l'Opéra Royal de Wallonie-Liège a connu un développement sans précédent sur le triple

plan de la qualité artistique, de sa renommée internationale et de l'adhésion du public », annonçait dans un communiqué Willy Demeyer, Président du Conseil d'Administration de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège. Tout récemment, la procédure de recrutement pour la succession du Directeur général avait été lancée, pour une prise de fonction en août 2022.

## Aside & We Will Rock You

À la recherche de nos talents émergents

À la recherche de nos talents émergents Court-Circuit et la RTBF s'associent et donnent l'occasion aux talents émergents de la Fédération Wallonie-Bruxelles de soumettre leurs meilleurs morceaux aux chargé-e-s de programmation de la chaîne publique. Un cycle d'appels est en cours sur la plateforme [mycourtcircuit.be](http://mycourtcircuit.be) où il est facile de s'inscrire et de candidater. Chaque semaine, un coup de spot sera mis sur un-e artiste lors de séquences dédiées dans les émissions associées, en intégrant peut-être, qui sait, les playlists officielles.

## A440

Une nouvelle plateforme pour la musique classique

A, c'est la lettre qui désigne dans la nomenclature anglophone, la note "La". Et 440, c'est la fréquence du même "La" sur le diapason. A440, c'est une nouvelle plateforme numérique qui se présente comme la nouvelle maison de la musique classique et qui s'est donné le job de mettre en valeur les jeunes talents à travers une nouvelle scène virtuelle. A440 a été imaginée par 4 musiciens nord-américains et un pianiste français: Alexandre Lenne. Notons encore les deux ambassadeurs européens de la plateforme: la pianiste belge Anaïs Cassiers et le Français Dimitri Malignan. Le Quatuor Akhtamar ou les Festivals de Wallonie y ont déjà fait leur nid! Tout se passe ici: [www.a440.live](http://www.a440.live)

## Concours Andréo Charlier

Première épreuve de composition

Créé en juin 1981, le concours international de piano Andrée Charlier soutient activement les jeunes talents internationaux mais aussi, et surtout, les musiciens de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Après trente ans d'existence, le Concours Andrée Charlier s'associe aujourd'hui avec le Festival Ars Musica pour inaugurer la première édition du Concours de composition André Charlier. Cette nouvelle compétition s'adresse aux compositeurs et compositrices âgés de 18 à 36 ans. Les candidatures sont ouvertes jusqu'au 21 mars 2021.



© TITOUAN MASSE

# 10ans

# nouvel-album

# bôtes-de-scène

# It It Anita

## Rockeurs énervés

INTERVIEW: DIDIER STIERS

Ils voulaient prendre un peu de temps pour se consacrer entièrement à leur nouvel album, les Liégeois. Ils en auront finalement eu beaucoup plus que prévu, pandémie aidant. Mixé et enregistré en France par Amaury Sauvé, sorti le 2 avril, ce disque pouvait difficilement ne pas l'évoquer.

**L**es quatre d'It It Anita avaient effectivement imaginé de faire une vraie pause début 2020, une première pour eux, et de se rendre à Laval fin juin pour concocter le successeur de *Laurent*. « *Quand nous avons prévu ça, l'agenda était tout à fait normal, et les conditions aussi, s'amuse* Michaël Goffard et Damien Aresta. *Mais du coup, nous avons eu pas mal de temps pour le préparer!* »

Ce nouvel album a donc été conçu dans une situation bien particulière : un mot à propos du "making of" ?

**Michaël Goffard** (chant/guitare) : Nous pensions que tout allait bien se passer et, finalement, nous nous retrouvons quand même pris dans cette espèce de grand... merdier.

**Damien Aresta** (chant/guitare) : À l'été 2019, Mike commençait déjà à avoir beaucoup de maquettes, que nous devions travailler en même temps que les concerts sur la fin 2019, début 2020. Et vu que tous les concerts ont été annulés, nous avons vraiment pu nous concentrer là-dessus. Mike a d'abord surtout travaillé avec Bryan (*Bryan Hayart, batterie, - ndlr*), ils se voyaient pendant le confinement, en bravant les conditions...

**MG** : Le télétravail n'est pas facile pour les artistes, donc voilà... Oui, nous avons souvent fait des choses qui n'étaient pas recommandées ou légales, mais bon, c'était pour le bien de la culture !

C'est étonnant, pour un groupe comme le vôtre, qui a déjà pas mal de bouteille, de s'apercevoir que vous n'avez jamais fait, ou même pensé faire, un vrai break pour travailler sur un album !

**MG** : Je crois que c'est dû à plusieurs choses. Nous avons pas mal joué : nous avions des propositions, c'est quand même toujours dur de refuser, et nous ne roulons pas non plus sur l'or donc quand nous pouvons jouer, nous jouons ! C'est aussi dû au fait que maintenant pour ce disque, nous avons décroché un contrat d'artiste avec un label, ce qui ne nous était jamais arrivé. Et donc nous avons le loisir de prendre un peu de temps. La question financière est toujours là : si nous avons plein de thunes, nous pourrions prendre six mois de break ! Et puis, ils sont quand même de plus en plus rares les groupes qui arrêtent vraiment de jouer pour faire des disques. Les artistes qui tournent, ils sortent six disques par an ! Je ne sais pas comment ils font, d'ailleurs, et ils jouent en parallèle. J'imagine qu'il faut gaver les gens de musique tout le temps... Enfin, c'est comme dans tous les domaines : nous sommes vraiment dans la surconsommation de tout, musique "indépendante" y compris. Il suffit de voir combien de nouveautés sortent par mois : c'est parfois dur à digérer. Mais tant mieux, que chacun fasse ce qui lui plaît, et il y a de très bonnes choses !

Vous avez donc signé avec un label français : Vicious Circle Records.

**MG** : C'est le label qui avait pris une licence sur notre précédent disque. Ils nous ont proposé de nous prendre comme artistes et évidemment nous étions enchantés. C'est quand même assez rare aussi, maintenant.

Un label français, un producteur français, des résidences de travail en France : c'est un pays où vous êtes bien reçus en général ? Enfin, "étiez"...

**MG** : Oui, je pense. Nous y avons aussi passé beaucoup de temps. En 2019, les trois quarts de nos concerts au moins ont eu lieu en France. C'est un chouette pays, c'est grand, tu peux vraiment y tourner. Même pour des groupes à moindre public, il y a moyen de trouver des salles sympas. Et tout simplement, il y a plus d'argent dans la Culture !

**DA** : Le bookeur, Jerkov, y est aussi pour quelque chose. Il a des groupes qui ont pas mal tourné dans notre créneau de rock un peu nerveux. Et cette famille Jerkov/Vicious, c'est un peu le re-nouveau en France depuis 4 ou 5 ans de ce rock-là justement. Par rapport à ce qu'on fait, nous y sommes les bienvenus, et

puis les gens de cette bande, avec le temps, sont devenus nos potes. Je pense que nous avons profité les uns et les autres de cette nouvelle vague de rock. Tu sais, le rock qui renaît comme ça tous les dix ans... C'est le moment, quoi !

### L'Hoxagone, du côté sympa

Voilà pour le contexte. Passons au nouvel album, *Sauvé*. Avec ce titre, vous faites, comme pour les précédents, un clin d'œil à celui qui l'a mixé ou enregistré. La toute première fois, c'était quoi l'idée ? Juste une envie de faire un peu d'humour ?

**DA** : Nous avons intitulé le premier EP *Recorded by John Agnello*, ce qui était une sorte de double blague. D'un côté, pour nous, c'était quand même un moment important d'enregistrer avec ce producteur un peu mythique, important pour plein de groupes écoutés quand nous étions ados (*il a notamment travaillé avec Sonic Youth et Thurston Moore, Dinosaur Jr. et J. Mascis, les Breeders...*, - ndlr). Et puis, c'était aussi une référence à un groupe français qui s'appelait *Enregistré Par Steve Albini*. Plus ou moins pour les mêmes raisons : je trouvais ce nom vraiment super et puis, ça jouait ouvertement sur ce truc, "on a enregistré avec une pointeure", pour faire un peu le buzz (*mais en vrai, ils n'ont jamais œuvré avec le sorcier de Chicago*, - ndlr). Nous avons donc intitulé notre premier EP *Recorded By John Agnello*, puis c'est devenu récurrent : le premier album s'appelle *Agaiin* parce que nous l'avons enregistré avec John Agnello "again", le suivant, *Laurent* (*pour Laurent Eyen avec lequel ils ont travaillé au studio Koko à Sprimont*, - ndlr) et là, pour le dernier, nous cherchions un truc autour de ça.

**MG** : Je voulais quelque chose de positif quand même, malgré la noirceur ambiante. *Sauvé* : je crois qu'il n'y a pas de plus chouette titre qu'un message d'espoir. Et puis, cet hommage au château de Laval aussi, que nous avons beaucoup vu pendant nos résidences de pré-prod' et de mixage. Moi, j'ai vraiment accroché avec cette petite ville de Laval. Très sympa, tout le monde connaît tout le monde, de chouettes petits cafés, très bonne énergie et ce château qui est tout le temps là, omniprésent...

À l'époque de *Laurent*, on pouvait lire ceci dans le petit texte promo fourni avec l'album : « *Ils ont fait comme avant, mais en plus radical!* » Vous diriez la même chose à propos de *Sauvé* ?

**MG** : Je pense qu'il est moins lisse que *Laurent*, plus brut, plus live, plus énergique. Les textes sont plus noirs, aussi, je le sens... Et avec la patte d'Amaury. Il connaît bien toute cette scène de rock dur en France, de rock plus "criard" et nous voulions aussi un truc un peu plus corrosif.

À l'exception d'*Authority*, qui est presque une ballade !

**MG** : Complètement ! C'est le petit morceau ovni de l'album. Que nous affectionnons particulièrement. C'est un message, aussi : le constat un peu sombre, triste, de notre société actuelle. J'espère que sur le prochain disque, nous pourrions dire que tout ça était faux...

Le ton de l'album et les textes sont très influencés par toute cette période ? Il ne pouvait pas en être autrement ?

**MG** : Je me souviens, au début de la pandémie et avec le confinement, on nous promettait un nouveau monde absolument fantastique, avec plein de gros changements radicaux. Et là... On n'y est pas encore dans le nouveau monde. Enfin si, on y est déjà mais tu te rends compte que c'est le même qu'avant, exposant 10. Et c'est ultra déprimant. J'ai du mal à croire que les gens restent toujours chez eux sans bouger. Quand je vois ce qui s'est passé aux Pays-Bas, je me disais qu'on n'avait pas eu le quart de leur réaction ici. C'est étonnant : tout passe, tout passe crème. C'est surprenant, oui, qu'il n'y ait pas encore de soulèvement...

It K Anita

Toute la bande passe à table...



It K Anita

...Et toute la bande passe en studio



En même temps, et c'est presque paradoxal, la période que nous vivons inspire forcément des groupes comme le vôtre !

**MG :** Oui, tout à fait. Je ressens ça aussi. J'ai encore plus une boule dans le ventre maintenant, et oui, ce côté créatif, c'est positif.

Je crois que ça l'a toujours été : dans les villes, les endroits tout pourris, il y a toujours eu un truc qui bouillonnait et quelque chose qui ressortait, des groupes plus honnêtes... Je crois que c'est important, le tissu, surtout ce tissu-là. Nous verrons après, mais je crois qu'il y a des choses à dire, oui.

### Cap à l'est!

Votre tout premier EP datant de 2014, cela veut-il dire aussi que vous vous penchez de temps en temps sur ce que vous avez réalisé jusqu'ici ?

**MG :** Pas vraiment, non. Enfin, je n'ai pas réellement pris le temps, même si nous en avons eu l'occasion. Mais... je crois qu'il y a toujours moyen de faire mieux et d'aller plus loin.

**DA :** Nous avons démarré le groupe en 2012 avec Mike. L'année prochaine, ça fera donc dix ans. En 2020, notre manager avait commencé à nous dire qu'il fallait réfléchir à un truc pour les dix ans, mais nous n'avons pas pris le temps de le faire. Je ne dis pas que ce n'est pas bien, mais je crois que nous regardons devant et que nous prenons les choses comme elles viennent, au fur et à mesure. Qu'est-ce qui était bien, qu'est-ce qui n'était pas bien : nous ne sommes pas trop là-dessus, nous mettons un pied devant l'autre et nous voyons où nous en sommes.

**MG :** L'important maintenant, je crois que c'est de jouer ! C'est l'essence même de notre groupe. Il y a le disque, c'est très bien, mais nous avons surtout envie de jouer. Et sur d'autres territoires, aussi, comme toute l'Europe de l'Est, c'est un truc qui m'intéresserait.

Ce sont des endroits où vous n'êtes pas encore souvent allés ?

**MG :** Non. Nous avons failli le faire, pour un festival je ne sais plus très bien où, en Slovaquie ou à Prague... Nous devions prendre la route, mais c'était des conditions compliquées. Au final, nous nous sommes dit que ça aurait été de trop, trop fatigant et que nous n'avions pas d'argent à mettre là-dedans. Mais le voyage fait partie intégrante du groupe, pour moi. Voir un peu comment les gens vivent ailleurs, c'est super ! D'ailleurs, ça devrait quasiment être obligatoire pour tous, plutôt que juger le monde depuis chez soi. Enfin, je ne dis pas que j'ai vu le monde, mais tu as toujours une idée différente quand tu as été quelque part pour de vrai.

Vous comptez parmi les groupes belges qui tournaient le plus ! Avec, disons, Cocaine Piss et La Jungle... Ronger son frein, c'est compliqué ?

**MG :** Vraiment ! Et ultra déprimant ! C'est un rythme de vie qui fait partie intégrante de nous-mêmes. J'aime passer du temps sur la route, j'aime les concerts. Ce n'est pas le métier le plus rentable du monde, mais il est super gratifiant. On y met beaucoup de cœur et de passion. Ce n'est pas juste un métier de gratte-papier, avec tout le respect que j'ai pour les gens qui le font et où tu fais ton boulot pour un salaire. Je mets quand même beaucoup de choses personnelles dans la musique. Et pour l'instant, nous nous sentons très frustrés !

Il reste heureusement les répétitions, les résidences. Ça, il y a encore moyen ?

**MG :** Oui, mais tu fais aussi vite le tour. Si nous répétons intensivement, c'est pour présenter quelque chose aux gens, pas pour ne pas le faire ! Il faut retourner sur la route, sinon tu perds le rythme. Ce rythme des fatigues de concerts, de mal dormir, ça se travaille. C'est un vrai métier physique. C'est comme un sportif qui arrêterait pendant six mois : quand il redémarre, il n'est plus aussi performant qu'avant. Donc nous devons garder la niaque, répéter, mais ce n'est pas toujours simple quand

tout est postposé une fois, deux fois, trois fois... Là, nous misons un peu tout sur l'automne, parce que l'été, nous avons déjà fait une croix dessus.

### Sur les réseaux

Damien, la crise sanitaire a aussi eu un impact sur Luik Music ?

**DA :** Ah oui, là... Pour Luik, 75% de l'argent qui rentre vient des commissions de booking et de management. Et les commissions de management, nous les avons sur les groupes qui tournent, même quand ce n'est pas nous qui les bookons. Donc, 75% de nos rentrées se sont volatilisés ! Nous avons heureusement des aides, comme l'aide Covid de la Fédération Wallonie-Bruxelles, un subside annuel, plus des droits en tant qu'éditeur par-ci par-là : tout ça a fait que nous avons pu tenir le coup. Et puis, chez Luik, nous sommes tous les trois employés, nous étions donc sur le chômage Covid, ce qui veut dire que nous n'avons pas eu à gratter les fonds de tiroirs. Nous parvenons tout doucement à garder le cap, mais si nous voulons tenir le coup, il faut quand même que ça redémarre à un moment !

La crise est arrivée alors que vous aviez entamé une sorte de diversification, notamment avec les *Luik stories* et les playlists *Filles de choix*, une diversification un peu inédite dans le milieu.

**DA :** Avant de m'être remis à fond dans la musique entre 2012 et 2015, quand nous avons monté le groupe et que le label est arrivé, j'avais quand même fait presque dix ans de graphisme. J'étais donc toujours dans la communication, j'ai grandi avec Internet, il y avait ce truc de raconter des histoires quand tu es présent sur les réseaux sociaux ou sur le Net en général. Avec Juliette et JB (*Juliette Demanet et Jean-Baptiste Goubard, la team de Luik Music, - ndlr*), nous avons réfléchi à la manière de parler du label sans vraiment parler uniquement de nous, mais en évoquant tous les acteurs autour. Et en trouvant des façons aussi de raconter des choses qui nous sont proches, comme par exemple cette playlist *Filles de choix* qui montre quand même notre sensibilité à la question du féminisme et de la place de la femme dans la musique. Donc voilà, nous avons agencé un peu tout ce qui nous anime dans une espèce de média global, pas juste un label. C'est de l'expérimentation, et puis nous voyons ce que ça donne.

À propos de réseaux sociaux, est-ce qu'on n'en serait pas un peu revenu, de toute cette vague de streamings de concerts à la maison qui nous est arrivée au début du confinement ?

**MG :** L'enfer ! Mais là aussi, je pense que c'était un mauvais message à faire passer. Est-ce que tout le monde était heureux de pouvoir jouer chez soi ? Est-ce comme ça que les choses doivent se passer ? Il faut parfois faire attention à ne pas instaurer des choses qui vont rester. Je ne vois pas du tout l'intérêt de regarder un concert devant son ordinateur. Mais oui, là j'en vois beaucoup moins. Je ne sais pas pourquoi... Les gens en ont eu marre ? Est-ce qu'il n'y a plus de demande ? Ou est-ce que quand tu as fait une captation en live, tu ne vas pas non plus en faire 10 ? Tu vois, c'est là que c'est compliqué : ce n'est pas comme des concerts dans une salle où tu peux enchaîner.

Bref, comme vous le disiez : il faut retourner sur la route !

**MG :** Oui ! Mais une captation pour un streaming, nous avons fait ça en juillet passé à Charleroi, aussi parce que c'était un jour de boulot. Ce n'était pas ultra fun évidemment mais ça faisait un truc à diffuser, il y avait une petite actu. C'est comme quand nous avons joué devant des gens masqués...

**DA :** ... le 18 octobre, à Nantes !

**MG :** Oui, devant 100 personnes assises, masquées, c'était... un peu compliqué. Je ne veux pas que ça devienne la norme, c'est clair ! Il y a déjà beaucoup de choses qui, à mon avis, vont rester dans le "nouveau monde" comme "mesures" pour le bien de chacun, donc non ! Je ne dis pas que c'était super avant, mais ça me paraissait quand même mieux.



# album

# 25 ans de carrière

© SIMON VANRIE

# Françoiz Breut

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

En mouvement sur des sonorités synthétiques, les mots de Françoiz Breut entrevoient l'avenir sur un album radieux. Après ses collaborations avec Dominique A, Calexico, Yann Tiersen et tant d'autres, la chanteuse bruxelloise rénove les codes de son univers en compagnie de nouveaux amis. Vingt-cinq ans de carrière et toujours pas l'ombre d'une ride, pas un seul signe d'essoufflement dans les rangs d'une discographie qui, au fil du temps, s'embellit. Inexorablement.

**D**u port de Cherbourg aux abords du canal bruxellois, la vie de Françoiz Breut est tout sauf un long fleuve tranquille. Illustratrice de formation, chanteuse de confession(s), l'artiste s'est inventée un monde à part en brodant de précieux refrains aux bras de personnalités croisées sur le chemin. De Katerine à Louise Attaque, de Calexico à Adrian Utley (Portishead), les mélodies de Françoiz Breut entretiennent toujours un rapport aux autres. Son septième album studio confirme d'ailleurs la tendance. Conçu aux côtés de Marc Mélià, Roméo Poirier et François Schulz, ce disque met la langue française au contact de l'électro. Avec élégance et sensibilité, la chanteuse embrasse l'époque, ses tares, ses torts. Tout ce qui ne tourne plus rond sur la planète sert ici à embellir un intérieur habité et ultra sophistiqué. *La Fissure*, par exemple, est une chanson anti-nucléaire en duo avec Jawhar qui, pour l'occasion, délaisse la langue arabe pour chanter comme Bertrand Belin. Ailleurs, les titres *Métamorphose* ou *La Chute des Damnés* se dandinent sur des sons cosmiques. Signée sur le label 30 Février (Saule, Suarez), Françoiz Breut ne se planque plus derrière ses dessins. Désormais, elle apparaît clairement sur la pochette de l'album. Ses chansons, en revanche, se cachent sous un titre en forme de trompe-oreilles.

**Pas très loin des chaussettes de l'archiduchesse, la locution "Le Flux Flou de la Foule" est facile à lire, mais pas à dire. Pourquoi un tel intitulé pour ce disque ?**

Ces mots résument bien la pagaille générale dans laquelle nous vivons pour l'instant. À l'origine, ce titre découle de mon rapport à Bruxelles. C'est un endroit où j'aime vivre. Mais il faut bien avouer que la gestion de l'espace urbain et des organes sociaux laisse parfois à désirer. Les politiciens réfléchissent d'abord la ville pour ceux qui consomment et dépensent de l'argent. Pas pour celles et ceux qui y vivent. *Le Flux Fou de la Foule*, c'est aussi un clin d'œil à la mise en œuvre du disque : un chantier assez compliqué, voire chaotique.

**Françoiz Breut**

« J'aime encore la guitare et les sonorités acoustiques. Mais j'avais envie d'essayer autre chose. »

**Quels obstacles avez-vous rencontrés ?**

Au départ, j'imaginai m'enfermer plusieurs jours dans un local avec mes musiciens pour composer les chansons. Sauf que rien ne s'est passé comme ça. Tout s'est dessiné dans un va-et-vient de fichiers informatiques. La fabrication du disque s'apparente à de la broderie. Au début, c'était très décousu. Puis, de fil en aiguille, les idées se sont assemblées.

**L'album est né pendant le confinement. Comment occupez-vous vos journées sans la scène ?**

Pour l'instant, je devrais être en tournée... avec une compagnie de théâtre. Je devais jouer un rôle dans une pièce inspirée par l'univers fantastique de *Little Nemo in Slumberland*, une BD créée en 1905 par l'auteur américain Winsor McCay. Je suis arrivée là-dedans après avoir donné une interview radio dans laquelle je citais cet ouvrage comme l'une de mes références graphiques. L'info est tombée dans l'oreille de la metteuse en scène Émilie Capliez. Voilà deux ans que nous travaillons d'arrache-pied sur cette pièce. Ce sont mes premiers pas (officiels) dans le monde du théâtre...

Chanteuse, autrice, illustratrice, plasticienne et maintenant comédienne : vous jonglez depuis toujours avec différentes casquettes. Dans quel rôle vous sentez-vous la plus à l'aise ?

Je refuse de choisir. Dans le monde actuel, il est impossible de se limiter à un seul métier. Il faut absolument diversifier ses activités et faire preuve d'ouverture d'esprit. Quand une crise sanitaire – ou une autre – bouleverse votre quotidien, on voit bien qu'il faut être en mesure de réagir pour se retourner et continuer à travailler. Et puis, je pense que mes différents modes d'expression se nourrissent les uns des autres.

Le nouvel album marque un pas en direction des musiques électroniques. C'est une évolution naturelle ?

J'aime encore la guitare et les sonorités acoustiques. Mais j'avais envie d'essayer autre chose. Ces derniers temps, je me suis intéressée aux synthétiseurs et à l'électro. En m'associant avec Marc Mélià, Roméo Poirier et François Schulz, j'ai envisagé d'autres façons de poser mes mots sur les sons.

Pourquoi avoir changé d'équipe à l'heure d'enregistrer *Flux Flou de la Foule* ?

Dans ma carrière, j'ai souvent été confrontée à des changements de personnel. J'ai dû apprendre à fonctionner avec les autres, à m'adapter à leurs disponibilités et à leurs sensibilités. En plus, j'ai toujours envisagé la musique comme une affaire de rencontres. Là, par exemple, j'ai croisé la route de Marc Mélià via mon agence de booking. Marc est un surdoué des synthés. Il a également produit le disque. Romain Poirier, je le connais via son papa, Philippe, qui jouait avec le groupe Kat Onoma. Quand son fils est venu s'installer à Bruxelles, je cherchais justement un batteur... François Schulz est un guitariste et musicien polyvalent qui jouait avec Les Hoquets, un groupe totalement atypique, connu pour avoir résumé l'histoire de la Belgique dans un disque complètement surréaliste. On se connaît depuis longtemps : j'étais sa monitrice en colonie de vacances.

Qui est la petite fille qui rigole dans le morceau *Vicky* ?

C'est Suzanne, la fille de Mocke (Holden, Midget!) et Claire Vailler (Midget!). À la fin de la chanson, elle se bidonne comme une folle. Cela vient renforcer le petit côté espiègle de la mélodie. À l'origine, je me suis lancée là-dedans avec l'envie d'évoquer la contagion du rire. Tout est parti du fou rire d'Elvis Presley à Las Vegas, quand sa choriste se rate sur le couplet de *Are You Lonesome Tonight* ?

L'album s'achève sur *Mon Dedans Vs Mon Dehors*. C'est un morceau sur le yin et le yang ?

Plutôt une chanson sur le temps qui passe. Même si notre apparence s'effrite, que le corps change, je suis persuadée que nous gardons toujours une âme d'enfant. Notre caractère, du moins, ne change pas fondamentalement. C'est donc une chanson sur le thème de l'acceptation. De quoi terminer l'album sur une note positive.

**Françoiz Breut**

*Le Flux Flou de la Foule*

30 Février/[PIAS]



#lo-boau

#lo-bizarro

©DR

## Antoine Loyer & Mégalodons Malades

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Antoine Loyer imagine d'autres façons de chanter la langue française. Entre comptines pour enfants et musiques traditionnelles sous psychotropes, ses mélodies reviennent à l'essentiel : le goût du risque, le sens du partage, l'amour, la fête, la vie.

Épaulé d'un collectif baptisé Mégalodons Malades, Antoine Loyer vient de publier un disque intitulé *Sauce chien et la guitare au poireau*. Née dans les rues de Bruxelles, cette recette sans additif tient d'abord au parcours du chanteur. « Je suis né en France, retrace-t-il. Mais j'ai toujours été fasciné par le plat pays. À tel point que je m'y suis installé en 2012. Avec ce disque, je voulais d'ailleurs évoquer ma relation à la Belgique. Mais j'ai un peu dévié de ma trajectoire... » Quelque part entre les délires co(s)miques de Philippe Katerine et la spontanéité psychédélique d'un Mayo Thompson (Red Krayola), Antoine Loyer orchestre des chansons folkloriques avec les filles de Mégalodons Malades. « À l'origine, elles ne sont pas chanteuses. Du coup, elles dégagent une énergie que les professionnelles perdent bien souvent en chemin. » En marge du connu, de l'habituel et du consensuel, les compos d'Antoine Loyer arpentent un circuit parallèle. Un itinéraire bis qui évoque des veillées sous LSD, l'âge d'or de l'anti-folk, les chants hippies et, surtout, un besoin d'être ensemble. Pour

chanter. Jouer de la musique autrement. Tout simplement. À l'écart des formats, le Bruxellois ébranle le champ de la perception. « Certains considèrent que ma musique est un sacré foutoir. Pourtant, chaque élément est réfléchi, posé et soigneusement agencé. » Quasi inclassables, ces ritournelles bordées de chœurs féminins lorgnent pourtant en direction des musiques traditionnelles. « Elles prennent un sens profond en fonction des contextes. J'ai beaucoup d'admiration pour tout ça, en particulier pour les musiques traditionnelles africaines. » Enfin, les chansons s'amuse de tout et de rien avec un à-propos enfantin. Cet aspect s'enracine dans le quotidien d'Antoine Loyer. « J'anime des ateliers d'écriture pour les petits, explique-t-il. En trois ans, nous avons composé près de mille morceaux assez rigolos (à écouter sur le Bandcamp des Ateliers Rommelpot, – ndlr). Le morceau qui ouvre l'album (Patate) est d'ailleurs un prolongement de mon travail avec les enfants. J'aime bosser avec eux : ils sont drôles, généreux, et leur rapport à la musique est toujours instinctif. »



# chanson

# révolution

©ojoz

# Iliona

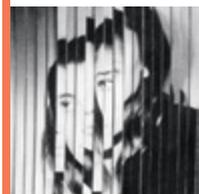
TEXTE : LUC LORFÈVRE

Signée sur le label parisien Artside, la Bruxelloise Iliona décline son vague à l'âme sur-*Tristesse*, un premier EP où les fantômes de la chanson française traditionnelle s'agitent sur des sonorités urbaines. Portrait d'une artiste en plein envol.

Entre piano classique et beats glacés, refrains autotunés et arpèges de cordes, *Tristesse*, premier EP d'Iliona, s'impose au fil des écoutes comme l'une des plus belles offrandes reçues en chanson française depuis longtemps. Une oreille formée au classicisme épuré de Françoise Hardy et de Barbara, une autre tendue vers le monde sous-terrain des geeks, cette auteure/compositrice autodidacte en dit déjà beaucoup sur elle au travers de ces huit plages (dont deux instrumentales).

« Mes compositions reflètent parfaitement ma personnalité, confirme l'intéressée. Il y a toujours eu chez moi un côté enfant modèle qui voulait suivre les règles pour rester dans la norme et, de l'autre, un esprit plus rebelle. Dans ma musique, ces deux tendances se confrontent. J'adore trouver des mélodies évidentes, voire des trucs qui ont déjà été faits. Mais j'aime aussi partir dans des arrangements plus barrés qui sont davantage dans l'énergie que dans la mélodie. Les textes me viennent facilement, souvent avec des images ou des détails qui font "la photo". Il y a aussi beaucoup de double sens dans mon écriture. »

Iliona  
*Tristesse*  
Artside



Comme elle le chante dans *Une autre vie*, Iliona Roulin – son vrai nom – a fantasmé très tôt sur son futur. « Je n'ai pas eu d'enfance malheureuse mais j'en garde finalement très peu de souvenirs. Très vite, je voulais devenir adulte. À Bruxelles, avec mes potes, nous avons l'impression d'être des outsiders par rapport à des villes comme Paris ou New York. Notre rêve, c'était d'être libres. On se promettait de ne pas rester, de ne pas faire comme nos parents. J'apprenais l'anglais sur Internet, je jouais déjà au piano, je faisais de la photo, du dessin. Je me voyais évoluer dans l'art, sans savoir encore dans quelle discipline. Après les humanités, quasi tous mes potes ont renoncé à leurs rêves d'un "ailleurs". Ils ont choisi des études supérieures très classiques et ça m'a fait flipper. J'ai essayé Saint-Luc, puis l'histoire de l'art à l'ULB, mais j'ai tout arrêté après trois mois pour ne faire que de la musique. »

Iliona

« Sur cet EP, je me suis faite confiance et on m'a fait confiance. »

Écrite à l'adolescence, la première chanson d'Iliona était une ode à Nick Jonas, chanteur du boys band The Jonas Brothers. Un souvenir qui suscite aujourd'hui un sourire, mais pas de honte. Elle bricole ensuite quelques compositions qui finissent sur la Toile. Son côté geek la rapproche d'une autre "outsider" de Bruxelles : Ana Diaz. Elles deviennent amies et collaborent. « J'ai produit son premier EP. Travailler avec Ana, c'était comme si j'avais fait des études. J'ai appris à me concentrer sur la composition et à mettre en avant le propos de l'artiste. Avec le recul je me rends compte, que c'était une manière de mettre un pied à l'étrier sans avoir trop de pression. Cette expérience a enrichi mon propre projet. »

Distribué par Artside, structure française à taille humaine qui s'occupe aussi de Zed Yun Pavarotti, *Tristesse* est un EP généreux. « J'ai souvent été frustrée par des EP d'artistes que j'aime où il n'y avait que deux ou trois titres. Je voulais proposer quelque chose de consistant. » Sur *Tristesse*, elle a tout contrôlé, y compris les clips où son rapport à l'image est bluffant. Comme souvent la France s'est emballée avant nous. « On est à la mode là-bas », dit-elle sobrement. N'empêche. Julien Doré l'a invitée lors d'une émission radio sur RFM, Biolay est fan, Yelle lui a proposé d'ouvrir pour sa prochaine tournée. Iliona qui aime Paris pour son côté "fast life" ne songe pas pour autant à quitter Bruxelles. « Je vois cet EP comme le début d'une histoire et un peu comme une carte de visite. Il y a eu un vrai sentiment de liberté. Je me faisais confiance et on m'a fait confiance. Pour un album, je pense que je serai plus stressée. »



©CLARA RUBY

# pop-spirit

# french-first

# Tessa Dixson

TEXTE : NICOLAS CAPART

Après avoir charmé le tube cathodique et conquis le cœur de la Flandre, Tessa Dixson signait son premier album il y a tout juste un an. Une jeune artiste dont les mélodies viendront bientôt frapper à votre oreille.

Du haut de ses 23 ans, Tessa Dixson semble avoir le vent en poupe et mène bien sa barque sur les eaux musicales noire jaune rouge. Une carrière entamée dès la petite enfance – sous l'égide de parents soucieux de voir leur graine d'artiste réaliser ses rêves – qui connaît un coup d'accélérateur suite au passage de la jeune fille dans la 3<sup>e</sup> saison de *The Voice Belgique*. Depuis, elle a parcouru du chemin... Obtenu une signature avec le label [PIAS], enchaîné les singles et développé son univers, tissé d'une pop synthétique oscillant entre euphorie et mélancolie. L'an dernier, elle publiait *Genesis*, son premier LP – réalisé par Reinhard Vanbergen (DasPop) – qu'elle eut la chance de défendre à l'AB. Aujourd'hui, elle cite OK Lou, Clairo ou Sevdaliza... Des sons plus expérimentaux sur lesquels elle se plaît à promener son joli grain de voix.

**Vous êtes née en Belgique, mais dans une famille multiculturelle.**

Oui, je suis née ici, d'une mère belge et d'un papa anglais... Ils se sont rencontrés en Californie, où ils ont vécu un temps avant de s'installer en Belgique. Du coup, toute ma famille se trouve aux États-Unis

et j'ai la double nationalité. Moi, j'ai grandi à Bruxelles et en Wallonie. J'ai commencé la danse toute petite, à deux ans, le chant également, vers mes 10 ans, puis l'écriture et la guitare vers l'adolescence. Mes parents m'ont toujours soutenue dans ces choix, je connais ma chance à ce niveau-là.

**En 2014, vous participez à *The Voice Belgique*.**

**Pourquoi et qu'en avez-vous retiré avec le recul ?**

À l'époque, je faisais de la musique, j'écrivais et chantais mes petites compos dans ma chambre. J'avais 16 ans et je ne savais pas trop quelle direction emprunter... Je me suis inscrite à *The Voice* sur un coup de tête, malgré quelques a priori sur l'émission. Et on m'a retenue, chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout ! Musicalement, je n'ai rien appris, ça reste de la télé-réalité... Mais, humainement, j'ai appris énormément de cette expérience. Je n'étais encore qu'une petite fille sortant à peine de sa coquille. J'ai passé quelques étapes et fait un beau parcours. Je n'avais aucune attente, mais cela m'aide beaucoup aujourd'hui dans ma carrière, sur scène, en télé, en interview...

**Puis, vous trouvez votre public... en Flandre. De l'hymne du festival WECANDANCE à votre victoire au concours *Nieuwe Lichting* de StuBru, en passant par une collaboration avec le groupe Warhola.**

C'est vrai et ça s'est fait naturellement... Le fait de chanter en anglais, déjà, a fortement joué dans cette rencontre avec le public flamand, là où les francophones se tourneront plus spontanément vers des artistes de leur langue maternelle. Le fait que mon manager soit néerlandophone nous a forcément conduits à pousser des portes de salles de concert, de festivals ou de médias du nord du pays aussi. Et le concours de Studio Brussel m'a permis d'ancrer ma présence en Flandre. Je savais que quoi qu'il arrive, cela suivrait en Wallonie et à Bruxelles, car je parle français avant tout.

**Où en êtes-vous au rayon discographie ?**

On a rassemblé mes premiers singles dans un EP intitulé *Abyss*, sorti en 2019. Puis, en mars de l'année dernière, est sorti mon premier album, qui s'appelle *Genesis*. Pour le réaliser, j'ai eu la chance de travailler avec Reinhard Vanbergen (du groupe DasPop) et son épouse Charlotte Caluwaerts. J'arrivais avec des textes, elle m'aidait pour les mélodies et la musicalité, et lui a composé et produit tout le disque. J'ai adoré... Ils m'ont beaucoup apporté, poussée à sortir de ma zone de confort et fait comprendre que je pouvais faire de la pop autrement.

***Abyss, Prayer, Genesis, Promised Land, Morning Light*... La religion semble très présente au fil de vos titres, non ?**

Au départ, il n'y avait pas de volonté de ma part, je n'accordais pas spécialement d'importance au mystique... Avec le recul, je m'en suis rendu compte aussi et j'ai remarqué que des thématiques religieuses traversaient souvent mes chansons. Je pense qu'on peut en retirer énormément de choses très différentes... Pourtant, je ne suis pas quelqu'un de croyant et les religions auraient même plutôt tendance à m'effrayer. Mais je puise beaucoup dans cette "spiritualité".



©ROMAIN GARCIN

#trilogie

#love&hate

## Venlo

TEXTE: NICOLAS ALSTEEN

Trois disques en trois ans, des idées pour les dix prochaines années : Venlo impose son style et entrevoit déjà le monde d'après.

« **A**u départ, il n'était pas question d'une trilogie, affirme un Venlo contacté de bon matin en visio. Cette idée découle d'une contrepèterie autour de mon nom de famille. À l'état civil, je m'appelle François Lovens... » Ainsi, entre le printemps 2018 et l'hiver 2021, l'artiste sort *Sang-froid*, *Love* et *N*, trois enregistrements qui forment à présent un triptyque. « Ces trois volets sont à l'image de ma personnalité, confie le Liégeois. Au quotidien, j'oscille systématiquement entre l'amour et la haine. Mais à force d'abnégation et de sang-froid, je parviens à contrôler ces deux extrêmes. Au-delà du jeu de mots, cette trilogie scelle une relation de travail exclusive avec Dee Eye, producteur et beatmaker bruxellois connu pour ses collaborations avec Roméo Elvis, Zwangere Guy ou Caballero & JeanJass. C'est en travaillant à ses côtés que j'ai développé mon style. Nous avons même fondé notre propre label (The New Faces, - nldr) avec Dee Eye et mon pote Absolem, lui aussi rappeur et bien souvent backeur dans mes chansons. »

Contrairement à ses prédécesseurs, N s'apprécie sur la longueur. Pour le coup, Venlo

prend le temps d'installer ses ambiances narcotiques. D'un flow cool – mais tendu –, il exfiltre sa rage dans la ouate et expulse ses démons dans le cosmos via treize morceaux languides et oppressants. De là à parler d'album, il n'y a qu'un pas... Que Venlo se refuse – pour l'instant – de franchir. « J'ai encore du chemin à parcourir avant de signer un album. Pour moi, c'est un mot sacré. À l'évocation de ce terme, Venlo cite volontiers le nom de Kendrick Lamar. Ses disques sont scénarisés comme des films. Ils sont parfaits. Le jour où j'ai écouté *Good Kid, M.A.A.d City*, par exemple, j'ai compris le sens du mot album. » Désormais installé à Bruxelles pour le rap et les études, le Liégeois peaufine un univers nacré d'une mélancolie douce-amère. « Sans être sujet à la dépression, j'ai toujours ressenti le besoin d'écrire des chansons quand les choses allaient moins bien, explique-t-il. C'est dans ma nature... Je ne serai jamais le Grand Jojo. Je suis dans une démarche sincère et, même si je fais une musique qui me ressemble, j'espère secrètement que les gens pourront se l'approprier. Là-dessus, pas de bile à se faire : Venlo vise juste et touche sa cible en plein cœur.



©ROMAIN GARCIN

#hip-hop

#révolution

## Smahlo

TEXTE: NICOLAS CAPART

Récemment proclamé talent le plus prometteur du plat pays lors des Redbull Elektropedia Awards, le Belgo-Congolais Smahlo prépare son arrivée cet été.

**S**'il a vu le jour et poussé ses premiers cris à la maternité de l'hôpital d'Ixelles, Smahlo revendique et vit au quotidien son héritage congolais. Héritage musical s'il en est, nourri aux rythmes de Papa Wemba, Koffi Olomide ou Mike Kalambay, qui accompagneront l'artiste tout au long de son apprentissage de la scène et du chant. « J'ai commencé la musique dans une chorale gospel, à 5 ou 6 ans. Mon parcours de vie m'a malheureusement écarté des notes quelques années plus tard, mais, en 2014, j'en ai retrouvé le chemin... À l'époque, j'écrivais un peu. Un ami qui avait un studio m'a aidé à enregistrer mes démos. Et cela a abouti à la naissance d'un groupe : MG Squad. » Le MG Squad est un collectif rap, même si notre homme y pousse la chansonnette plus souvent qu'à son tour. L'aventure dure trois ans, avant que chacun ne bifurque en solo. « Fin 2017, j'ai rencontré les propriétaires du 2x500, un studio du côté d'Anneessens. Pendant deux ans, j'ai affûté mes armes auprès d'eux... Jusqu'à rencontrer l'équipe

de la label Labrique, avec laquelle ma carrière va connaître un coup d'accélérateur. » La rumeur Smahlo enfle tant et plus, et ses premiers travaux fleurissent sur la toile. « J'ai eu l'opportunité de clipper deux titres, *Esili* et *La Nuit*. La chance de faire une session acoustique du morceau *Ma Couleur* également. Sans oublier mon concert lors de la carte blanche de *Peet au Bota*, une collab' avec *Swing*, etc. » Smahlo charbonne et troque à l'envi tablier et fourneaux – la cuisine étant son autre passion – contre micro et studio. Un travail qui paie et le mène aux Redbull Elektropedia Awards, qui en font le “Most Promising Artist” de l'année écoulée. Aujourd'hui, le rappeur-chanteur de 23 ans conjugue le feu soul et les déflagrations hip-hop, tout en peaufinant un EP en coulisses. « Il sortira le 27 juin, date de mon anniversaire. Une signature sera aussi annoncée et il y aura de quoi patienter d'ici-là (...) Ce sera un message d'amour, je fais de la musique pour rassembler les gens... » Vivement la prochaine réunion.



©ROMAIN GARCIN

# révolution

# raï/hip-hop

# Tawsen

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Avec *Al Najma*, "L'Étoile" en langue arabe, Tawsen clôt une trilogie d'EP sur le thème de l'amour et des failles relationnelles. Mêlant rythmiques raï, sons urbains et mélodies orientales, l'artiste rêve d'abolir les frontières mais reste bien ancré dans la réalité de son quartier d'Anderlecht. Rencontre avec un autodidacte sensible qui se distingue à la fois par son honnêteté lyrique et sa volonté de s'émanciper des codes du hip-hop.

L'idée de cette trilogie s'est-elle imposée dès le départ ?

Oui. L'inspiration m'est venue de ma passion pour les films de Marvel où des héros franchisés comme Iron Man, Thor ou Captain American ont droit chacun à trois films. J'ai aussi pensé à The Weeknd qui a débuté sa carrière en publiant trois mixtapes rassemblées ensuite sur l'album *Trilogy*. J'ai imaginé un triptyque qui faisait le lien entre la terre, l'eau et le ciel. D'où les titres des EP : *Al Warda* ("La fleur" en langue arabe), *Al Mawja* ("La Vague") et *Al Najma* ("L'Étoile"). Je savais aussi que je n'allais mettre aucun featuring et que la thématique générale tournerait autour des relations sentimentales. Par contre, j'ai écrit les textes au fur et à mesure. Je ne voulais pas que ce soit trop préparé non plus.

Tawsen  
*Al Najma*  
Caroline Benelux



Lorsque vos premiers morceaux sont sortis sur YouTube, on a dit que vous étiez le chanteur de "l'amour". Vous vous retrouvez dans cette image ?

Je parle d'amour, mais aussi de l'amitié, de la famille, des trahisons... Je suis très influencé par la scène urbaine américaine. J'ai l'impression que les artistes américains sont plus décomplexés que nous au niveau des sentiments. Ils assument davantage, même s'ils doivent se donner le mauvais rôle. Côté francophone, des gens comme Stromae ou Damso lèvent les tabous en osant parler de leurs failles ou de leur côté sombre. C'est ce que j'essaie de faire dans mes chansons, je veux être sincère.

Vous avez l'impression de casser certains codes du hip-hop francophone ?

Je ne me considère pas comme un rappeur. Je suis un chanteur qui a du flow. J'ai essayé au début de mon projet de faire des punchlines et de forcer le trait. Mais ce n'est pas mon truc. Je raconte mon quotidien, je ne veux pas mentir ou frimer. Je ne vais pas parler de bagnole ou de piscine, alors que je prends le métro et que je vis à Anderlecht, entre la place Saint-Guidon et la chaussée de Mons. En France (après la première partie de *Disiz au Zénith de Paris sold-out*, il a aussi rempli *La Boule Noire*, - ndr), les gens du business m'ont dit il fallait que j'invente un storytelling pour être crédible sur la scène rap. Moi, ça me mettait mal à l'aise et j'ai réussi à les convaincre que je n'étais pas un mec comme ça. Finalement ils m'ont dit : « Ah c'est cool un mec naturel qui ne se la joue pas. Ça fait aussi une belle histoire à présenter aux médias. »

Sur *Al Najma*, vous chantez en français, en arabe et en italien. Il y a des beats électro, des guitares, du raï... D'où tenez-vous toutes les influences ?

Je suis né dans le nord de l'Italie, j'ai des origines marocaines et j'ai commencé à faire de la musique dans des maisons de jeunes à Anderlecht avec un beatmaker fan de hip-hop. Voilà pour mes influences culturelles. À la maison, il n'y avait pas de CD, pas de grand frère qui aurait pu m'initier à un style particulier, on n'écoutait pas beaucoup de musique. À l'âge de quinze ans, j'ai voulu découvrir des trucs par moi-même et j'ai téléchargé le top 5 du Billboard américain. Il y avait la chanteuse country Kelly Clarkson, Bon Jovi, Lady Gaga, Coldplay et Jay-Z. Depuis lors, j'écoute de tout et j'ai envie de tout mélanger dans mes productions. C'est un casse-tête pour mes beatmakers !

La suite de vos aventures ?

Le but de ces trois EP était de chanter seul, sans le moindre featuring, de ne pas tricher dans les textes et de proposer plusieurs styles musicaux comme si je voulais dire aux gens : « Me voilà tel que je suis, prenez ce qui vous plaît. » Après cette trilogie, il y a bien sûr ce fantasme du premier "vrai" album. Mais j'ai d'abord envie de collaborer avec d'autres artistes. J'ai lancé des invitations à des Belges, des Italiens, des Hollandais, des Marocains... J'ai envie de voir ce que ça donne. Après toutes ces chansons sentimentales, il est aussi temps d'aborder d'autres thématiques.



©TOM ROELOFS

# InAlto

# album

# Lambert Colson

TEXTE : STÉPHANE RENARD

À la tête de son ensemble InAlto, Lambert Colson raconte l'épopée du cornet à bouquin aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Un disque raffiné, d'une élégance toute Renaissance, à la gloire d'un instrument aux timbres envoûtants. Plongée dans l'histoire avec *Cavalieri imperiali*.

Ne vous y trompez pas. Il a l'air d'une flûte courbée mais il n'est pas de la famille. Le cornet à bouquin est un cuivre, instrument à embouchure. Célèbre aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, le cornet ne s'offre qu'aux meilleurs tant il est exigeant. Lambert Colson est aujourd'hui l'un de ses plus brillants propagandistes et son nouveau disque, à la tête de son ensemble InAlto, en est une superbe démonstration. Cet enregistrement rend hommage aux cornettistes virtuoses Luigi Zenobi (1547-1602) et Giovanni Sansoni (1593-1648), "cavalieri imperiali" au service des Habsbourg. Conscient du risque de monotonie d'un tel récital, Colson a concocté un programme envoûtant. S'enchaînent ainsi les plus belles pages offertes ou transposées au cornet entre 1560 et 1660 par Lassus, Luzzaschi,

InAlto /  
Lambert Colson  
*Cavalieri imperiali*  
Ricercar



Neri, Ruffo ou Schmelzer. Cette épopée extrêmement raffinée est d'autant plus prenante que le chef et son duettiste Josué Meléndez Pelaez se sont entourés d'une douzaine de cordes, vents et clavier pour varier les effectifs et les timbres.

Ce programme reflète parfaitement le cheminement de Lambert Colson, musicien, chef, chercheur et pédagogue au parcours nourri. Flûtiste diplômé à 16 ans du conservatoire d'Aubervilliers, « cette banlieue rouge de Paris où, dit-il, la Culture crée du lien social », il connaît une jeunesse bourlingueuse. Deux ans à Rome et à Barcelone. Passage à la Sorbonne en droit et en économie – « ma crise existentielle de 18 ans », sourit-il. Retour à la musique, au Conservatoire de Bruxelles, et à l'Académie de Woluwe Saint-Lambert où il découvre le cornet avec Marleen Leicher. Séjour à Bâle ensuite, auprès du père de tous les cornettistes Bruce Dickey, avant deux ans encore à Brême. Toujours cette soif d'apprendre....

Lambert Colson

« Le cornet à bouquin a une forte personnalité sonore, avec une dynamique à l'image de la voix humaine »

Une forte personnalité

Mais au fond, c'est quoi, vraiment, un cornet ? « Il s'agit, explique Lambert, d'une émanation des instruments d'appel – souvent des cornes d'animaux – connus de toutes les civilisations et utilisés lors des cérémonies de passage – rituels mortuaires, d'acceptation dans un groupe, d'accès à la majorité... » Dans sa forme actuelle – deux morceaux de bois creusés, collés et assemblés par du cuir –, le cornet ne date cependant que de la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Son succès est considérable à la Renaissance et au 17<sup>e</sup> siècle. « Il correspond au développement de la musique vocale, souligne Lambert. Il va donc soutenir les chanteurs dans les processions, la liturgie et la musique de cour. Cela s'explique par sa forte personnalité sonore, avec une dynamique à l'image de la voix humaine, aux articulations très claires. »

Cette polyvalence ne l'empêchera cependant pas de s'éteindre, pour de multiples raisons que liste Lambert Colson. « La peste noire a tué en 1630 la moitié des Vénitiens, dont d'illustres cornettistes. Les compositeurs se seraient détournés de cet instrument faute de solistes inspirants. De plus, le cornet a toujours eu un rôle d'apparat quasi royal. Il est donc devenu moins populaire au 18<sup>e</sup> siècle avec la musique chambriste. La pratique musicale de la bourgeoisie en amateur ne l'a pas servi non plus, car c'est un instrument difficile. Enfin, son timbre si reconnaissable s'est sans doute heurté, lors de l'agrandissement progressif des orchestres, au souci d'un mélange sonore harmonieux. »

Depuis, avec la redécouverte de la musique ancienne, le cornet a pris une revanche bien légitime. Et quel beau son que celui d'InAlto, patiemment ciselé, dont ce nouveau disque impose plus que jamais la signature sonore d'une formation née il y a dix ans à peine.



©PASCAL DUCOURANT

# album

# complémentarité

# Sigrid Vandenberghe

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Avec les *Fluid Suites for cello* que lui a composées Manuel Hermia, la violoncelliste Sigrid Vandenberghe signe un disque solo d'une tendre plénitude. Un grand moment d'humanité et de partage, pour célébrer la vie telle qu'elle est avec un archet à fleur de peau.

**Manuel Hermia**  
*Fluid suites for cello*  
**Sigrid Vandenberghe**  
 Kalki



Il suffit parfois d'une rencontre pour bousculer le destin. Alors qu'elle étudie le solfège à l'Académie d'Ixelles, Sigrid Vandenberghe, 9 ans à peine, découvre par hasard le violoncelle. « J'ai eu le coup de foudre. Le violoncelle ne m'a plus jamais quittée », nous avoue-t-elle en souriant. Avant d'admettre, soyons francs, qu'elle ne demandait qu'à succomber. « J'avais commencé le piano, mais j'étais à l'étroit dans tous ces dogmes imposant la manière de jouer. Je voulais m'exprimer sans contraintes. Mais aussi me nourrir de cette énergie collective que l'on ne trouve que dans les ensembles. J'ai toujours voulu multiplier les rencontres ! » L'affirmation claque, lumineuse, à son image. Depuis ses débuts dans le défunt orchestre de la RTB sans F, l'insatiable Sigrid, musicienne solaire,

à irradié de nombreuses formations – d'I Fiaminghi à Musiques Nouvelles, du Springquartet à EVanescens –, en abordant tous les répertoires – classique, jazz, rock, chanson...

Sigrid est en effet une musicienne d'ensemble, trop souvent dans l'ombre, alors qu'elle est une partie essentielle d'un tout sans laquelle le tout n'est rien. C'est dire si ce CD solo, cinq ans après son très personnel *Gift*, nous invite à une belle découverte en tête en tête. « Le violoncelle, c'est une autre façon de parler. Il s'exprime à ma place beaucoup mieux que je ne pourrais le faire avec des mots. » Il est vrai que cet instrument que l'on dit si proche de la voix humaine a une telle tessiture que sa palette de couleurs semble inépuisable. « Il me permet, confirme Sigrid, de me plonger dans l'infiniment subtil. Le violoncelle est un instrument étroitement lié au corps. Je me suis toujours intéressée aux disciplines corporelles, telles que le tai-chi ou la danse. Je ne peux pas distinguer l'instrument de l'humain qui en joue et du corps qui entre en vibration. » Elle marque un temps, avant de lâcher avec une évidente gourmandise un constat sans appel : « Je ne pense pas être virtuose, mais cela m'est égal. J'ai toujours voulu jouer comme je l'entendais et tant pis si on me dit que cela devrait être plutôt comme ceci ou comme cela. Je suis une violoncelliste libre. »

**Manu Hermia**

« J'ai voulu que la musique coule sans fin, (...) comme dans notre vie intérieure. »

## Émotion pure

Mais si son disque, si personnel, si profondément humain, est tellement émouvant, c'est aussi parce que Manuel Hermia lui a ciselé trois suites à sa mesure. Saxophoniste, improvisateur, compositeur, fan de musique indienne et de flûte bansuri, Hermia a tiré son inspiration d'une réelle connivence avec son interprète. « Sigrid souhaitait une écriture mélodique, lisible, très fluide, souligne-t-il. Pas du contemporain ardu, mais de l'émotion pure. J'ai voulu que la musique coule sans fin, avec des bribes qui s'interpénètrent comme dans notre vie intérieure. Les dernières minutes de la troisième suite sont clairement des réminiscences mélodiques de l'œuvre qui précède. »

Nous y voilà donc, aux portes de l'intime et du non-dit, « de cette résilience, précise Hermia, qui est la façon dont notre inconscient retient un certain nombre de pages essentielles de notre vie, les digère, les cache ». Est-ce pour cela que ce très beau CD, long moment de méditation musicale, est d'abord une réflexion sur l'existence ? En somme un don tout en tendresse d'une musicienne qui a appris, c'est elle qui le dit, « à retirer le meilleur du pire » ? Peut-être. Car le meilleur, sous l'archet de Sigrid, c'est une sincérité sans affect, le refus d'une vaine démonstration pour mieux partager l'indicible d'un art à la frontière entre tourments et bonheurs, reflets d'une eau profonde où le mystère est source de tous les possibles. Tout Sigrid.



© DR

# Marc Danval

Longtemps comédien, Marc Danval estime avoir été « plus un homme de cabaret-théâtre qu'acteur pour jouer Racine sur une grande scène. Avec la gueule que j'ai, tu comprends... »

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Bien connu des auditeurs et auditrices de la RTBF, gastronome, fan de jazz, poète, auteur, irréductible collectionneur, Marc Danval mène une vie trépidante et prolifique. De l'univers du jazz, du spectacle et de la littérature, il a rencontré à peu près tout le monde. Son seul regret, à 84 balais : ne pas avoir pu être pianiste de jazz.

O n ne raconte pas Marc Danval, il se raconte bien tout seul, il est assez grand pour ça. 84 balais, bon pied bonne oreille, surtout la troisième, « celle qui entend tout ce que les autres n'écourent pas »... Rendez-vous sur La Première de la RTBF, tous les samedis, à 14 heures, *La troisième Oreille* donne à entendre tout ce que le cabaret, le café-concert, le club de jazz a fait de mieux, surtout en disque 78 tours déniché aux Puces, place du Jeu de Balle à Bruxelles... Collectionneur impénitent, sa maison natale de la rue Vilain XIV, à Ixelles, débordait de disques, partitions, photos, documents, livres. Lorsqu'il a décidé de déménager dans le quartier de l'Université – « dans un appart' avec ascenseur, à mon âge canonique, tu comprends... » –, il a fallu créer un fonds Marc Danval à la Bibliothèque Royale... Douze mille disques 78, 45 et 33 tours, deux mille partitions, dont de nombreuses illustrées par René Magritte ou Peter de Greef, des affiches de Paul Colin... Conférencier, poète (*Parmi moi seul*, 1983), auteur d'ouvrages sur Sacha Guitry, Robert Goffin – avocat, poète, mélomane, on y revient –, Toots Thielemans, Marc Danval (Ixelles, 18 février 1937) n'a peut-être plus la mémoire pour jouer au théâtre du Parc ou des Galeries, comme il le fit longtemps, mais « tu me demandes ce qui s'est passé en 43, je te le dis! ».

### Sacha le majestueux

C'est tout de même plus tard, en 1954, que le jeune homme, alors âgé de 17 ans, rencontre pour la première fois Sacha Guitry (1885-1957). Le théâtre du Parc, où il est engagé à l'année, a l'exclusivité des pièces de l'auteur franco-russe. Son directeur, Oscar Lejeune, arrange un rendez-vous chez Guitry, à Paris. Lorsque le majordome annonce « le jeune homme de Bruxelles », l'auteur répond : « Un jeune est l'avenir. J'ai rendez-vous avec l'avenir, qu'il entre ! ». « Ce fut un éblouissement total, se souvient Marc Danval. Moi qui suis arrivé là les jambes flageolantes, je me suis trouvé devant un homme d'une gentillesse à tomber par terre. Il était majestueux, mais d'une très grande simplicité, et pas du tout prétentieux comme les veaux ont voulu le faire croire. » Ses toutes dernières représentations en tant qu'acteur, Guitry les donnera à Bruxelles malgré un état de santé inquiétant. Un soir, il fait une petite crise cardiaque sur scène, à la suite de quoi le chef machiniste fait baisser le rideau. « Ce qu'il ne fallait évidemment pas faire. Par après, Sacha lui a tendu un billet de mille balles en lui disant "voilà, monsieur, pour la peur" ». Constamment drôle malgré sa santé défaillante, lui qui fumait une quarantaine de cigarettes par jour répliquait : « Je suis désolé, je ne peux pas fumer plus ». Guitry est pour beaucoup dans sa passion pour le théâtre, qui mena Marc Sevenants à prendre le pseudonyme de Danval, pour se différencier de parents connus. Fils et petit-fils de virtuoses et pédagogues, Fernand et José Sevenants, il aurait tout aussi bien pu devenir pianiste. « Musicien, mon grand-père s'était très bien occupé de moi au point de vue piano. Mon père, que j'adorais, était excessivement jaloux. Il avait une terreur que je devienne aussi brillant que mon grand-père, au point de fermer le piano à clé pour que je n'y touche pas. Le seul regret de ma vie, ne pas avoir été pianiste de jazz, ça, je l'ai toujours sur l'estomac. »

### Chauffeur de Boris Vian...

Tombé par hasard sur tout l'œuvre romanesque de Boris Vian, en solde dans une librairie du Sablon, Marc Danval dévore *L'écume des jours*, *L'arrache-cœur*, *L'herbe rouge*... « Je lisais toutes ses chroniques dans le magazine *Jazz Hot*, il me faisait crouler de rire. » Quelques semaines plus tard, dans un bistrot à Saint-Germain, Marc Danval croit reconnaître l'auteur des chansons *Faut rigoler*, *Place Blanche*, *Blouse du dentiste*, écrites avec Henri Salvador.

Danval : « Vous êtes Boris Vian ? » Vian : « On ne peut rien vous cacher... » Danval, un rien flagorneur : « Je crois que vous allez être l'un des grands écrivains du vingtième siècle. » Vian, au barman : « Monsieur, vous ne voulez pas appeler une ambulance pour ce jeune homme qui ne m'a pas l'air bien ? »

Bien plus tard, Robert Goffin invite Vian dans la villa Guillaume Tell, qu'il possède à Genval. « Une fille de chez Gallimard m'a appelé

pour me dire qu'il s'emmerdait là et me demander de faire quelque chose, se souvient Marc Danval. Ma secrétaire s'est fait passer pour celle de Raymond Queneau et a appelé à Genval pour dire qu'on avait besoin de Boris Vian d'urgence à Paris. Quand Boris demande à Robert qui va le conduire à la gare du Midi, ce dernier répond : Téléphone à Danval ! J'ai été le chercher, il est rentré à Paris, je ne l'ai jamais revu. Entre-temps, j'ai reçu une carte-postale où il avait écrit : Je te rassure tout de suite, je vais très mal. Il était comme ça. »

### ...et de Joan Cocteau

Précurseur de l'écriture sur le jazz (*Jazz-Band*, 1922 ; *Aux Frontières du Jazz*, 1932), Robert Goffin (1898-1984) est aussi un homme du monde artistique, qui invite chez lui Paul Eluard ou Joan Cocteau. « Le hasard fait que je rencontre Goffin avec Cocteau place Flagey. Ils sortaient de l'INR<sup>1</sup>. Je conduis Cocteau chez Goffin, rue du Lac, et il m'invite à manger. Il demande qu'on aille chercher du boudin au Sarma. Infect ! Et Cocteau, qui était la gentillesse même, dit à Goffin : Je n'ai jamais mangé un aussi bon boudin. Et moi, je lui glisse à l'oreille : Est-ce que vous n'avez pas écrit que les poètes étaient des menteurs... C'est quelqu'un dont j'ai absolument tout lu, que j'aime aussi comme illustrateur. » Après l'avoir couronné pendant des années, Marc Danval vient d'acquiescer un dessin il y a quelques mois. « Je suis content, j'ai un original de Cocteau ». On comprend qu'il se réjouisse doublement, le dessin, représentant le profil classique, est dédié à Fud Candrix, génial saxophoniste et chef d'orchestre belge (1908-1974), à l'origine, qui l'eût cru, de la vocation de Manu Dibango. Dessin, qui plus est, réalisé sur une carte du club Le Bœuf sur le Toit, créé en 1936 à la Porte de Namur à Bruxelles par un autre grand chef d'orchestre de l'époque, Stan Brenders.

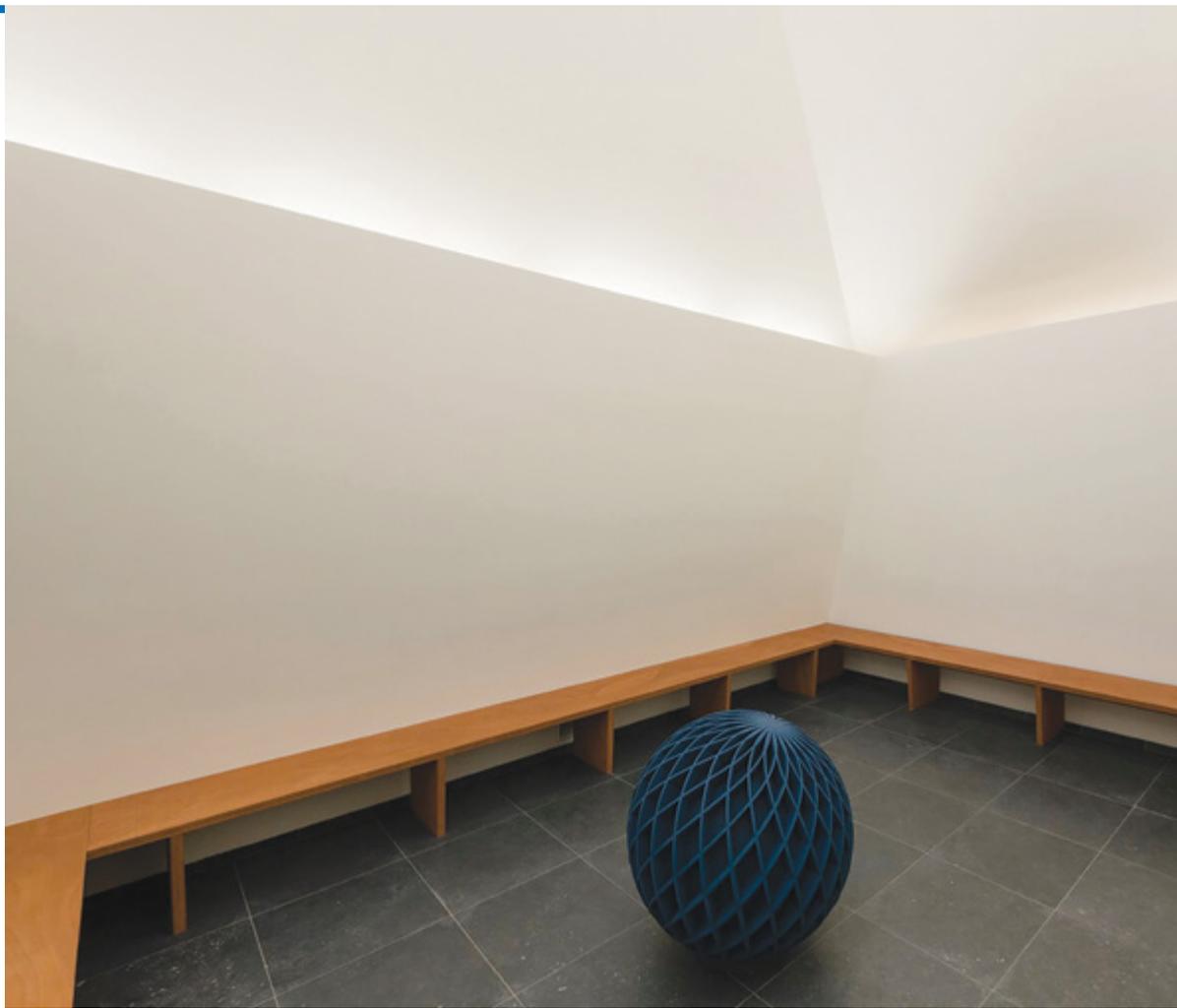
### Louis et les laxatifs

« Viens à la maison, il y a quelqu'un que tu aimes bien », dit l'avocat-poète Robert Goffin à Marc Danval un beau matin tandis qu'il recevait ni plus ni moins que le "roi du jazz". Dès le seuil de porte, ce dernier entend « une voix reconnaissable entre mille. Quand je suis arrivé, éduqué à l'américaine, il s'est levé et m'a dit : Louis Armstrong, New Orleans, Louisiana. Pendant tout le repas, il n'a parlé que de ses pilules purgatives. Et non seulement il en parlait, mais il en offrait ! Je l'ai gardée derrière une molette pour ne pas l'avalier. » Pas déçu pour un sou, Marc Danval avait rencontré l'un des génies musicaux du 20<sup>e</sup> siècle. « Pour moi, il avait tout inventé. C'est lui qui avait mis fin à la polyphonie, et j'aimais bien sa manière de chanter. Génie à l'état pur, les Hot Five et les Hot Seven, c'est ce qu'il a fait de mieux. Hello Dolly, c'est bien gentil, mais l'introduction de West End Blues est à tomber par terre ! »

### Dogon de la RTB

Le genre de musique que l'on peut entendre chaque samedi, début d'après-midi, dans l'émission *La troisième Oreille*. Ce que l'on sait moins, c'est que son présentateur, programmateur et producteur fait de la radio depuis soixante ans. « Des amis comédiens m'ont dit qu'avec ce métier, j'aurais mon nom en haut de l'affiche, mais que j'allais gagner 12.000 francs par mois. Je suis devenu vert. » C'est comme cela que Marc Danval est entré à ce qui s'appelait alors Radio Luxembourg, dont le siège était, logiquement, à Luxembourg. « La vie au Luxembourg dans les années soixante, c'était pas de la tarte, hein vieux ! Je vivais à l'hôtel tellement les apparts à louer étaient sinistres, avec des choux-fleurs sur le papier peint. J'ai loué une chambre à l'année, avec salle de bains, fallait pas plus. » RTL Belgique, RTL France, INR, RTB, tout s'est enchaîné. Émission originale s'il en est, *La troisième Oreille* a commencé en 1990, elle a donc plus de trente ans. « Je suis le joyeux doyen de la RTB, lance-t-il, on ne m'appelle pas "Monsieur le Doyen", comme à la Comédie française, et ça me fait chier. Comédie française dont j'ai failli faire partie, d'ailleurs. »

<sup>1</sup> Institut National de Radiodiffusion, ancêtre de la RTBF, de la VRT et de la BRF (Belgischer Rundfunk, en allemand)



© RINO NOVIELLO

# La musique bienfait pour toi !

La Chapelle du Silence, un havre de paix abrité par Arsonic – la Maison de l'Écoute, au sein de la ville de Mons.

TEXTE: VÉRONIQUE LAURENT

Quels effets bénéfiques génèrent les sons ? La musique, écoutée, pratiquée, peut-elle enfile la blouse d'aide-soignante ? La thématique, brûlante d'actualité, s'incarne dans trois expériences musicales inscrites dans des parcours au long cours, qui l'abordent de diverses façons tout en partageant un point commun, au moins : l'ouverture aux autres. Afin de vivre, un temps, la sonore plénitude.

**A** lors que l'interdiction d'organiser des événements culturels rassembleurs se prolonge et que l'hiver s'étire, il apparaît que la musique a adouci le confinement<sup>1</sup>. Et la musique orchestrale, selon une étude anglaise<sup>2</sup>, a tout particulièrement tiré son épingle des plateformes d'écoute. La même étude montre également l'impact positif de la musique sur l'humeur mais aussi sur la santé. La musique relaxante, elle, vend des palettes depuis longtemps. Le tapis de fond cotonneux diffusé dans les ascenseurs ou autres aéroports, la muzak, se voit revenir en grâce. Et il arrive désormais que les adjectifs des chroniques musicales glissent sur les pentes du champ lexical du bien-être : "feel good", enveloppante, bienveillante, méditative, voire thérapeutique...

Si elles représentent l'aboutissement de parcours entamés il y a bien longtemps, les sorties quasi simultanées des disques intitulés *Sound Meditation* et *New Shamanic Music* sur le label Cypres, d'une part ou, d'autre part, de *Méditation et Musique*, un enregistrement du musicien Pirly Zurstrassen en compagnie du Brussels Vocal Project, répondent néanmoins parfaitement à cette évolution des attentes. Jean-Paul Dessy, compositeur, musicien, chef d'orchestre, et instigateur de la nouvelle collection chez Cypres, partage sa vision de la capacité "soignante" de la musique : « Je vois les différents types de musique comme une pharmacopée infinie, chaque espèce sonnante musicale diffusant ses propriétés. Toutes les musiques agissent sur nous, chacune à leur façon, et leur écoute est puissamment transformatrice. » C'est au potentiel méditatif et thérapeutique que celui qui dirige l'Ensemble Musiques Nouvelles accorde son attention : « Par la musique, inviter à la méditation, pour moi, pour les musiciens, pour tout le monde. Appeler à se retrouver dans un endroit de nous-mêmes, paisible, ouvert, disponible. Vivre cette expérience de plénitude par le son, immersive, plénière, bienfaisante... » Comme la musique, la méditation fait partie de son quotidien depuis des décennies : il l'enseigne même depuis dix ans. Inévitablement, « les chemins de la méditation et de la musique se sont rapprochés », et l'idée, partagée depuis longtemps avec Cédric Hustinx, le producteur exécutif du label Cypres, de favoriser l'accès à l'espace méditatif par la musique, a mené à la création de cette collection, Soundfulness. Une appellation clin d'œil à la "mindfulness", méditation dite de pleine conscience, destinée à réduire le stress.

Concrètement ? « Avec quatre musiciens de l'Ensemble Musiques Nouvelles, on cherche depuis 5 ans et dans un large répertoire – pop, rock, musiques du monde, classique... (des morceaux de Beethoven, Arvo Pärt ou Pink Floyd font partie de la sélection, – ndr) – des sons appropriés, puissants, permettant d'accéder aux zones les plus profondes et les plus élevées et les plus soignantes, par une écoute à la fois contemplative et active... Un morceau s'intitule d'ailleurs *Méditation*, où l'on devient "agi" par la musique. » Cet effet, en apparence paradoxal, d'entrée à l'intérieur de soi et de retour d'énergie vers l'extérieur, Pirly Zurstrassen le relève également, « la dimension introspective de connaissance de soi ouvre à quelque chose en dehors de soi ; mieux se connaître, pour mieux connaître le monde extérieur ». Formé notamment aux côtés de Karl Berger et Garret List aux différents aspects de l'improvisation, celui qui est devenu en 2015 instructeur en méditation pointe un second paradoxe, lié à son processus de recherche passant par l'improvisation : comment laisser affleurer sa volonté en même temps que laisser faire ? Une interrogation en phase avec le processus méditatif par lequel il faut « renoncer à tendre vers un but. Alors donc que le but de la méditation est de se départir de toute intention. Accepter le cheminement, sans savoir où l'on va et trouver le "bonheur" au bout du chemin. S'il est pensé d'emblée : on bloque le chemin ! » Tout en chants et piano, le disque à l'intitulé évident, *Méditation et Musique*, est né de cette rencontre entre pratique musicale et univers médical, abordé lors de formations avec le Docteur Philippe Antoine, neuropsychiatre, sophrologue et hypno-thérapeute. La tentative de produire des sons sur lesquels rester fixé-e sans remarquer les intentionnalités du compositeur, « comme on regarde un paysage en continu, avec toutes ses variations » prend chez Pirly Zurstrassen des allures de quête existentielle. Il fait d'ailleurs remarquer que « chants, rythmes,

percussions, sont utilisés dans toutes les spiritualités. Et il y a là une relation à quelque chose de plus grand que soi, que je ne nommerai pas Dieu pour ma part. » À Mons, avec l'espace de la Chapelle du Silence « au cœur du projet Arsonic et battant d'un rythme doux », Jean-Paul Dessy a réalisé son rêve « d'un lieu où, dans une ville, on peut s'asseoir sans consommer, juste se poser et déposer ses fardeaux journaliers dans le silence. Dans la Chapelle, en temps normal, précise Dessy, se déroulent des concerts confidences, avec un seul musicien. Une façon intime de partager ses sons et son être le plus profond, avec un public d'une vingtaine de personnes » : musique-méditation, soin et sons, avec musicien-thérapeute.

Les (re)connections possibles, Pirly Zurstrassen les retrouve aussi dans « la pratique en elle-même d'un instrument. Elle fait le lien entre le corps et l'esprit, entre ce que l'on donne et ce que l'on est ». Cette mise en relation de l'esprit avec le corps induit un rapport concret au monde, dimension longtemps dévalorisée et peu à peu réhabilitée. Attention ! Ne lui parlez pas du succès du "bien-être", le musicien déteste le mot, en tout cas dans son acception actuelle de but de développement personnel, une récupération marchandisée de la méditation qui véhicule en outre l'injonction, culpabilisante, à se prendre en charge si on ne se sent pas bien. « C'est catastrophique et tout l'inverse de la méditation », qui est justement un processus de sortie du rendement et de quête de sens.

L'aspect "rencontre", avec soi ou avec les autres, le compositeur de *Méditation et Musique* le retrouve dans le succès rencontré par sa Petite Chorale d'un soir. « Avec Baptiste Vaes (au chant) et moi à l'accordéon, on réunit parfois jusqu'à une centaine de personnes qui viennent de toute la région et qui viennent chanter. La demande est énorme. En majorité des femmes. » Jo Lesco fait le même constat. Ce sont les femmes les principales participantes aux deux chorales qu'elle dirige, des lieux où la musique appartient à tout le monde et qui intègrent des publics fragilisés (des personnes précarisées, économiquement et du point de vue de la santé mentale). L'une des chorales a été initiée en 2005 par le programme social de la Monnaie, pour établir, décrit Jo Lesco, « un pont entre deux mondes », ce qui ne va pas sans difficultés. Atteindre le moment d'harmonie s'avère d'autant plus gratifiant « dès que les participantes et participants chantent en harmonie les polyphonies vocales : un plaisir collectif émane de la beauté du "son" et par magie, elle soude le groupe ». Un résultat soignant en lui-même. Pour y parvenir, « il faut apprendre à s'écouter, à écouter les autres, à écouter son corps, apprendre à mieux respirer ; ce qui calme et structure ces personnes fragilisées par la vie. Et aborder la musique différemment permet de lui donner une couleur, une inflexion, une nuance : un éveil à l'écoute musicale ». Chanter ensemble fait partie des bienfaits psycho-sociaux de la musique. En temps de Covid, la chorale se réunit par zoom et le lien se maintient donc. Sans remplacer, bien sûr, le plaisir et le besoin de chanter en groupe dans un lieu physique partagé.

<sup>1</sup> theconversation.com/la-musique-adoucit-elle-le-confinement-135102

<sup>2</sup> rpo.co.uk/about/news-press/454-lockdown-dramatically-accelerated-engagement-with-orchestral-music-new-report-finds & rpo.co.uk/about/news-press/454-lockdown-dramatically-accelerated-engagement-with-orchestral-music-new-report-finds

## ● Musique et thérapie, d'hier et d'aujourd'hui

« Les dimensions thérapeutiques appartiennent aux origines de la musique : le chamanisme, depuis 30.000 ans, dans toutes la diversité de ses expressions, a toujours utilisé le son, le vocal, le percussif », constate Jean-Paul Dessy. Redécouvertes par le monde médical et scientifique, la musique et ses expressions diverses intègrent les protocoles de soins. La musicothérapie est devenue un outil thérapeutique reconnu. L'écoute réceptive de phases musicales, élaborées par des algorithmes à partir de

morceaux de grands compositeurs et étudiées en fonction de mécanismes psycho-physiologiques (abaisser ou accélérer le rythme cardiaque au moyen d'une mélodie), participe à une meilleure gestion de la douleur de malades chroniques ou en soins palliatifs ou peut encore favoriser un réveil structuré de malades d'Alzheimer, par exemple. La musique stimule la production d'endorphines, qui sont des antidouleurs naturels, ainsi que la production de la dopamine qui, elle, active les zones de récompense du cerveau.



# Classique et numérique

## L'effet retard

TEXTE : LOUISE HERMANT

Les artistes de musique classique sont peu représentés sur internet. Souvent, ils préfèrent rester discrets et éviter une exposition dont ils ne sauraient trop quoi faire. Depuis quelques années et surtout depuis le confinement, ils commencent à percevoir l'importance d'une présence en ligne pour maintenir un lien avec le public.

O n a beau chercher, difficile de trouver des grands noms belges de la musique classique qui manient les réseaux sociaux aussi bien que leurs instruments. Difficile aussi de trouver des sites internet d'ensembles ou de musicien.ne.s qui ont l'air d'avoir été actualisés depuis l'avènement du web. Difficile, mais pas impossible non plus. Depuis quelques années, les acteurs du milieu commencent, doucement, à saisir les enjeux et visualisent davantage les possibilités qui peuvent leur être offertes en se jetant dans le grand bain numérique.

Formé il y a quinze ans, l'ensemble vocal de musique ancienne, Vox Luminis, a très vite compris l'intérêt des différentes plateformes. Il s'est d'abord présenté sur YouTube, en publiant des captations de leurs répétitions. « *Beaucoup de gens nous ont repérés de cette manière-là* », assure Lionel Meunier, son fondateur. Vient ensuite Facebook, Twitter et Instagram, des réseaux sur lesquels l'ensemble est plutôt actif et où il communique en anglais pour se tourner vers l'international. « *On n'a jamais établi de stratégie numérique ni réfléchi à comment faire grandir notre public. Malgré cela, ça a plutôt toujours très bien fonctionné* ».

Depuis le départ, le groupe de solistes met un point d'honneur à tout gérer lui-même, pas question d'aller voir une agence pour définir un plan d'attaque ou se payer les services d'un community manager. « *On veut que ce soit nous qui nous en occupions. Peut-être que les gens aiment le fait que ce ne soit pas formaté, que cela reste naturel. Ils comprennent tout de suite que c'est nous derrière et pas quelqu'un qu'on emploie pour écrire à notre place* », indique Lionel Meunier, en charge des publications. Il s'occupe aussi de prendre des photos, simplement avec son téléphone, pour alimenter leur compte. Pas de grande mise en scène, l'ensemble préfère montrer les petites choses de la vie comme lorsqu'ils se retrouvent autour d'un repas ou l'envers du décor avec les répétitions.

Si les publications sont presque hebdomadaires, il ne les voit pas comme une charge de travail supplémentaire mais bien comme une chance de pouvoir dialoguer avec leur public. Du côté du jeune groupe de musique contemporaine Trio O3, la tâche est plus ardue. « *Ce n'est pas quelque chose qu'on adore faire. Il faut toujours trouver une formulation qui va attirer l'attention pour se faire remarquer dans un immense flux de publications et avoir des idées de contenus, cela prend beaucoup de temps* », souligne Lydie Thonnard, la flûtiste du trio.

Le contenu, c'est l'un des principaux obstacles auxquels les musicien.ne.s classiques sont confronté.e.s. Combien de photos de répétitions, de portraits avec leurs instruments et d'annonces de concerts peuvent-ils poster sans finir par lasser ? « *Les salles, institutions et artistes se demandent sans cesse ce qu'ils vont bien pouvoir créer et partager. Du contenu, ils en créent tous les jours quand ils sont sur scène. C'est parfois compliqué d'en créer plus à destination des réseaux* », fait remarquer Valentine Jongen, musicienne, comédienne et fondatrice de la chaîne YouTube Val So Classic qui décrypte la musique classique et l'opéra.

Même constat du côté de Be Culture, agence de communication spécialisée dans le secteur culturel qui collabore souvent avec le milieu de la musique classique. Pour la responsable Séverine Provost, il existe un déséquilibre avec les autres arts : « *C'est beaucoup plus facile pour un plasticien de poster de belles photos sur Instagram pour annoncer une expo que pour les musiciens. Lorsqu'on annonce un festival, on n'a pas beaucoup de matériel. On va faire beaucoup de montage, on va essayer de mettre des images de répétitions mais ça ne donne pas grand-chose. Lors des concerts, il n'y a pas de scénographie, pas de jeux de lumières, pas de mise en espace. Les images sont donc très basiques* ». Il faut donc se montrer d'autant plus créatif. Le Trio O3 tente d'élargir leurs propositions en créant notamment des défis musicaux à destination de leurs abonnés pour présenter leur nouveau projet de création ou en faisant appel à des dessinateurs qui vont croquer les moments où elles répètent.

Pour la vidéaste Valentine Jongen, les musicien.ne.s classiques ont un niveau d'exigence très élevé d'études, de travail, de

savoir et de respect de la partition. « *Quand ils travaillent pendant des mois sur un concerto, à essayer de trouver l'interprétation la plus juste et novatrice, parfois ces musiciens ne savent pas quoi dire sur les réseaux* ». Elle estime d'ailleurs que les musiciens les plus talentueux sont ceux qui s'expriment le moins car ils ont moins « *de temps à perdre à discuter avec leur communauté* ». Elle prend l'exemple de la pianiste américaine Lola Astanova, qui comptabilise plus d'un million d'abonnés sur Instagram. « *Avec ce compte, elle est à la recherche du buzz en mettant des minijupes et des très hauts talons ou en jouant la Sonate au Clair de Lune de Beethoven en faisant le grand écart* ». Si elle se réjouit du fait que cela attire un nouveau public, elle se demande si celui-ci est vraiment là pour la bonne musique classique.

#### Séverine Provost – Bo Culture

« *C'est beaucoup plus facile pour un plasticien de poster de belles photos sur Instagram que pour les musiciens* ».

En comparaison avec les artistes de musiques actuelles, les musicien.ne.s classiques ont moins l'habitude de se mettre en avant. Leur concentration est davantage mise sur la musique que sur l'image. « *Les artistes pop ou rock ont un style marqué. Nous, c'est plus formaté et moins inné de se créer une identité visuelle* », affirme la flûtiste Lydie Thonnard. « *Ces artistes vont être directement amenés à faire un clip. Cela ne fait pas partie de la tradition de la musique classique. On s'est déjà prêtées au jeu une fois, où on était les actrices du clip. C'était très chouette à faire mais ça prend énormément de temps et c'est un budget aussi* ». Pour la responsable de Be Culture, les comptes de musiciens classiques se ressemblent beaucoup. « *On ne peut pas les distinguer, même si maintenant ils ne sont plus en queue-de-pie et qu'ils se détendent un peu* ».

À côté de son agence de communication, Séverine Provost donne cours de communication au Conservatoire de Mons. « *Je remarque tout de suite les étudiants qui vont dans d'autres univers, que ce soit le rock ou le jazz. Cela se voit dans la manière dont ils parlent d'eux. Un classique va rester dans un rôle d'interprète, comme s'il devait rester dans l'ombre. Il veut d'abord montrer sa musique avant de se dévoiler lui-même. Il faut que cela change* ». Si les jeunes sont le cœur des utilisateurs des réseaux, les apprentis ne sont pas pour autant très actifs dessus. Elle confie que certains ne connaissent même pas Instagram. « *D'une année à l'autre, on avance. Mais c'est lent* ».

Pour les musicien.ne.s classiques, il est difficile de voir l'attrait d'une stratégie numérique : leurs concerts sont donnés à guichets fermés et leur public vieillissant déjà acquis n'est pas la cible des réseaux sociaux. Mais pour la spécialiste en communication, il faut voir plus loin. « *On peut aussi mieux diffuser un album ou faire connaître sa musique. Le but n'est pas que de remplir une salle, mais ça permet aussi une réelle éducation à l'art, c'est donner accès à la culture par tous les moyens possibles* ». Ce que fait notamment la chaîne Val So Classic en vulgarisant ce style de musique souvent considéré comme élitiste et impénétrable.

Si la crise sanitaire a eu des effets considérables sur le monde artistique avec l'arrêt des concerts et événements, elle aura malgré tout permis de prendre conscience des outils mis à disposition grâce au web. Certain.e.s musicien.ne.s classiques se sont par exemple mis à écrire des newsletters pour continuer de créer du lien, à lancer des podcasts ou encore à partager des concerts en livestream, ce qui était plutôt rare auparavant. Pour le fondateur de Vox Luminis, les représentations en ligne ne risquent pas de tuer le concert. « *Ils permettent de combler le manque mais rien ne remplace un concert en vrai. J'espère que ce sera l'avis de tout le monde. Je crois qu'il faut donner aux gens qui ne peuvent pas se déplacer la possibilité d'avoir un aperçu de nos concerts mais aussi toujours croire au spectacle vivant. Il faut aller avec l'innovation* ».

# Jam, la radio qu'on shazame

TEXTE : DIDIER STIERS

Un an et demi ou presque après avoir été porté sur les fonts baptismaux, le nouveau média de la RTBF a plutôt bien grandi. Et on y croit à son développement. Le contenu s'est étoffé, la grille s'est pour

ainsi dire humanisée et il s'est même installé sur les réseaux sociaux. Le premier pari est réussi, nous explique Bernard Dobbeleer, le chef de projet : toucher un public curieux et passionné de musique.



**S**i Jam a vu le jour, c'est parce qu'à l'époque où on œuvrait à l'intronisation du DAB+ à la RTBF, il restait une opportunité de radio à saisir. Et Bernard Dobbeleer ne s'est pas fait prier. « *Malgré l'offre déjà très complète. Mais, pour moi, et depuis des années, je trouvais qu'il manquait vraiment un média dédié aux musiques alternatives et aux artistes émergents. J'ai sauté sur l'occasion.* » Le projet est alors adopté. La naissance, elle, s'avère plutôt discrète : « *Nous avons lancé Jam le 27 septembre 2019. Le problème dans une grosse entreprise comme la RTBF, c'est qu'on n'arrive pas n'importe quand avec un nouveau projet alors que les budgets ont été votés l'année précédente. Nous avons donc commencé avec très, très peu de moyens. Nous étions deux pour faire la programmation...* »

Essentiellement tournée vers la nouveauté et les découvertes, cette radio est donc constamment en mouvement. « *Les titres tournent quelques mois en général et puis nous renouvelons. Nous diffusons encore quelques titres que nous passions il y a un an et demi, mais nous avons déjà complètement renouvelé toute notre programmation.* »

Dix-huit mois plus tard, l'évolution est indéniable. Le plus notoire, pour Bernard Dobbeleer, c'est d'abord l'arrivée de Maya Cham à l'antenne pour animer en semaine la tranche 16h/20h. « *L'idée de départ était de faire une vraie radio. Mais sans animation, on nous a souvent dit que Jam n'était en fait qu'une playlist.*

*Même si nos playlists étaient conçues par des êtres humains et pas par des machines ou des algorithmes, il est vrai que ça manquait de présence humaine.* » Ce qu'on ne pourra plus dire aujourd'hui : à sa suite, et ce fut la nouveauté la plus conséquente de la dernière rentrée, sont nées des émissions de curation proposées en soirée. « *Le vendredi à 20h, DC Salas parle de musique électronique et reçoit des invités. Le samedi, dans Aside animée par Marie Frankinet qui est passionnée par le hip-hop et le nu r'n'b, on a entre 30 et 50% d'artistes locaux. Les gens de Goûte Mes Disques proposent désormais un rendez-vous thématique mensuel. Et puis, je suis très heureux d'être parvenu à convaincre Melanie De Biasio de faire une émission, ce qui est une première pour elle.* »

À cette évolution, fondamentale pour notre interlocuteur, ajoutons aussi un nombre de publications en hausse considérable : « *Nous avons maintenant trois, quatre journalistes qui publient des articles. Nous faisons des interviews, des portraits des artistes et des DJ's que nous diffusons... Nous voulons vraiment être efficaces. Et de plus en plus présents dans le milieu de la musique alternative, mais évidemment avec un fort ancrage belge.* »

## Artistes du cru avant tout

Les mauvaises langues diront que Jam tombe à pic dans la mesure où, puisqu'il est question de faire de la découverte d'artistes belges, la radio va sérieusement contribuer au respect des quotas

## ● DC Salas

« J'apprécie vraiment Jam pour sa mission de service public essentielle : soutenir les scènes émergentes, alternatives. Du côté francophone de notre plat pays, c'est un média assez unique dans ses ambitions. Et pour ma part, c'est un retour aux sources

puisque j'ai commencé par la radio à 14 ans. Le faire dans ce cadre-ci, en montant cet espace de soutien et de mise en avant de la scène électronique, c'est vraiment un plaisir. Et c'est fou que ça soit si récent ! »

## ● Molanjo De Biasio

Bernard Dobbeleer laisse carte blanche à l'artiste caroloré-gienne. « Elle était très hésitante. Je lui avais dit qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait, présenter des vieux trucs, ses coups de cœur, des nouveautés, peu importe. L'idée était juste de mettre son univers dans une émission de radio. Quand j'ai entendu sa première émission, j'avais les larmes aux yeux tellement c'est

magnifique. Et donc, elle passe aussi bien du Fela Kuti que des morceaux obscurs de Radiohead, du Brian Eno, du blues, de la musique contemporaine, du Arvo Pärt, des artistes belges ou étrangers avec lesquels elle a travaillé... Elle m'a fait découvrir un album de Duke Ellington très percussif que je ne connaissais absolument pas ! Ça peut vraiment partir dans tous les sens ! »

## ● Mario Frankinet

« Nous sommes tous complètement passionnés par la musique, et je trouve que c'est hyper important. Nous nous envoyons tout le temps des messages, pour parler du dernier coup de cœur ou du dernier groupe découvert... Il y a une espèce de cohérence d'équipe, mais surtout cette excitation, c'est très, très chouette ! Nous avons

beaucoup de liberté pour choisir les groupes que nous avons envie de mettre en avant dans nos émissions. Et ce qui change aussi, c'est cette vraie volonté de mettre en avant des artistes belges. La vocation de Jam est de faire découvrir des tas d'artistes et de morceaux sans spécialement avoir de filtres. Il y a tout à faire, c'est excitant. »

imposés en Fédération Wallonie-Bruxelles. En un an et demi, Bernard Dobbeleer aura eu le temps se frotter à cette réflexion. « Je suis ravi qu'on me pose ici la question et, en même temps, je n'arrive pas à comprendre pourquoi, après tous les articles qui ont été publiés, toutes les interviews qu'on a données sur le sujet, on peut encore être suspicieux par rapport à ça. Jam est un projet que j'ai imaginé il y a deux ans. Je ne l'ai pas réfléchi en termes d'âges ni de pourcentage de FWB à inclure dedans. Je n'en ai rien à foutre ! Ce projet, c'est juste de la passion. Mais il se fait que dans ce que nous faisons pour Jam, à certains moments, il y a 30, 35% d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Tout simplement parce que ces artistes nous plaisent, sont bons. Pas parce qu'on a un revolver sur la tempe. Jam n'est pas là pour aider la RTBF, la RTBF n'a pas besoin de Jam pour ça, ce n'est pas du tout l'idée. »

L'ancrage belge doit aussi se manifester sur le terrain, mais cette ambition-là vient de subir un petit coup de frein, pour cause de Covid. « Malheureusement pour nous et, malheureusement pour tout le monde, la pandémie fait qu'il n'y a plus de concerts, plus de festivals. Or notre volonté était aussi des partenariats avec des festivals qui sont en adéquation avec ce que nous voulons faire. Donc pas des gros trucs comme Tomorrowland ou Werchter, mais des plus petits festivals, des émergents. Ou même Dour, les Nuits Botanique, Couleur Café... Nous irons sur Esperanzah, le Listen Festival à Bruxelles, le Super U, le Micro Festival. Nous allons

peut-être nouer des partenariats avec l'Atelier 210, le KulturA à Liège, le Ruckerill, tous ces gens avec qui nous avons envie de travailler mais dont nous ne pouvons pas être proches de manière active vu la situation actuelle. C'est aussi l'ambition, en tout cas. » Outre celle de développer d'autres programmes encore : « Nous allons vraiment augmenter notre offre. Nous voulons créer une émission plutôt indie rock/folk, une autre émission un petit peu plus techno minimale mais très soft pour terminer peut-être le week-end... Notamment. »

En attendant, chez Jam, on se fait une idée un peu plus précise de qui est l'auditeur. Même quand on est plus passionné par la musique que le marketing... « Ce n'est pas mon domaine du tout mais évidemment je m'intéresse. Du département réseaux sociaux de la RTBF qui administre notre page Facebook, il nous revient que les gens qui se sont abonnés jusqu'à présent ont entre 25 et 45 ans, ce qui est plutôt la cible que nous visons. Enfin, moi, je ne vise que ceux qui s'intéressent à la musique, qu'ils aient 18 ans ou 65 ans, peu importe. Quand j'avais 15 ans, j'écoutais du Miles Davis, les Ramones, plein de trucs. J'ai pas mal de potes qui ont des gosses de 20, 25 ans, qui écoutent du hip-hop, de l'électro, des vieux trucs : ils sont curieux. Mon ambition, c'est vraiment plus de toucher des curieux, des gens qui ont envie de découvrir des choses. Et donc, d'après les retours qu'on a, c'est le cas. De ce point de vue, je pense que le pari est déjà plutôt réussi. »



Une websérie qui se distingue par son récit... et une bande-son réussie !

# La musique à l'ère des fictions digitales

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Dans un contexte sanitaire particulièrement délétère pour le secteur musical, de nombreux artistes se réinventent à l'écart de la scène en composant les bandes originales de fictions digitales. Au plus près d'un monde replié derrière ses écrans, ces productions audiovisuelles infiltrent désormais le web et les réseaux sociaux. Ces séries des temps modernes offrent une bulle d'air financière aux forces créatives de la scène locale. Suffisant pour sortir la tête de l'eau ? Pour répondre à cette question, Larsen s'est immergé au cœur du sujet.

« **D**ans le milieu du cinéma, un débat récent remet en cause l'usage du terme "websérie", indique le réalisateur Martin Landmeters. Associé à Caroline Taillet, ce dernier travaille actuellement sur la troisième saison de *La Théorie du Y*, une websérie sur la bisexualité primée dans de nombreux festivals internationaux. « L'appellation peut sembler désuète, poursuit-il. Car, de nos jours, une série passe aussi bien en télé que sur le web. Dès lors, certains parlent de "séries en format court", d'autres de "fictions digitales". Dans les faits, on s'accorde sur le mot websérie. C'est plus clair: tout le monde voit de quoi on parle. » Derrière ces remises en question identitaire, il y a surtout une réalité financière. « À l'origine, c'est un vocabulaire un peu cool pour parler des séries à petits budgets qui ne trouvent pas de producteurs et qui, par la force des choses, se rabattent vers YouTube ou d'autres canaux digitaux. Désormais, les chaînes de télé et les plateformes de vidéo à la demande se sont emparées du phénomène pour le faire évoluer... » Au cœur de cette évolution, *La Théorie du Y* doit son existence à un appel à projets lancé par la RTBF. Financée par le service public, la websérie se distingue par son récit... et une bande-son réussie. « À la base, il n'y a pas de cadre légal qui nous impose de travailler avec des musiciens locaux, souligne Martin Landmeters. Quand nous avons remporté l'appel à projets, nous avons eu accès à tout le catalogue musical de la RTBF. C'était une aubaine. Nous avons pioché du Robyn ou du Arcade Fire et, sans le savoir, nous sommes tombés dans un piège... Parce que les droits d'exploitation ne concernaient que le territoire belge. Si un opérateur étranger souhaitait diffuser notre série, il devait d'abord racheter tous les droits des musiques utilisées... » Ce fâcheux épisode amène l'équipe à revoir sa copie. À l'heure d'attaquer la deuxième saison, le réalisateur se tourne vers Maxime Lhussier, cheville ouvrière du groupe Pale Grey. « Au début, l'idée était d'enregistrer des compos originales », retrace celui-ci. Finalement, la formation liégeoise opte pour une autre solution. « Nous avons mis toutes nos maquettes et quelques morceaux inédits à disposition de la production. C'était une question de temps et d'argent. Louer un studio et travailler ensemble sur de nouveaux titres n'était pas jouable. Pour honorer ce genre de commande, mieux vaut être autonome. »

### Un job concret

Dans le genre autonome et multifonctions, Benoît Do Quang se pose là. À la fois musicien, producteur, photographe et réalisateur, le garçon s'est fait un nom en produisant le clip de *Bruxelles arrive*, ainsi que d'autres vidéos pour les rappeurs de la scène bruxelloise. En parallèle, il s'est illustré derrière la caméra de +32, une série taillée sur mesure pour Instagram. « Chaque épisode fait moins de quatre minutes », explique-t-il. À travers des portraits et quelques récits bouleversants, +32 met l'accent sur le phénomène migratoire en Belgique. « Au départ, j'imaginai composer la B.O. moi-même. Mais entre les journées de repérage, le tournage et la post-production, mon budget avait fondu comme neige au soleil. Alors, j'ai pris des sons sur Artlist, une banque de données avec des musiques libres de droits pour la création audiovisuelle. Cette solution était facile, économique et plus rapide: composer la musique d'une websérie est vraiment chronophage. » Le pianiste Leo Nocta peut en témoigner. « Je viens d'écrire 90 minutes de musique pour une websérie qui sortira prochainement », dit-il. Déjà aperçu aux côtés de Delta, Henri PFR, Mustii ou Loïc Nottet, l'artiste offre un autre visage en solitaire. Influencé par la sphère classique, son travail se rapproche en effet des orchestrations de Jóhann Jóhannsson, Nils Frahm, Lubomyr Melnyk ou Michael Nyman. « Au début, je pensais honorer cette commande en un mois. Finalement, cela m'a demandé près de trois mois de boulot. Avant de satisfaire les envies d'un réalisateur, il faut parfois retravailler cinq fois une même compo. Partant de là, ça paraît illusoire de vivre uniquement en composant de la musique pour les webséries en Belgique. C'est plutôt un complément de

revenus. » En cette période extrêmement compliquée pour tout le secteur musical, Maxime Lhussier insiste aussi sur un aspect non chiffré: « Au-delà du côté financier, ce travail constitue une bulle d'air. Comme mon boulot est tombé en ruine pendant le confinement, je me suis raccroché à ce job sur la B.O. d'une websérie. C'était rassurant de pouvoir, enfin, bosser sur quelque chose de concret et durable. »

### Rolando du soctour

En Fédération Wallonie-Bruxelles, le destin des webséries tient d'abord aux apports du service public. « En dehors des aides à la production mises en place par la RTBF, il n'y a pas grand-chose, reconnaît Martin Landmeters. C'est compliqué de trouver du financement. Après, il est toujours possible d'autoproduire une websérie via une campagne de crowdfunding. Mais là, inutile d'espérer un budget prévisionnel pour la bande-son... » Pour concevoir une websérie, beaucoup se tournent donc aujourd'hui vers les appels à projets de #RESTART, un plan imaginé par la RTBF en vue de relancer les activités d'un monde culturel paralysé depuis des mois. « Même si cette initiative est constructive, il ne faut pas se leurrer, tempère Benoît Do Quang. Le monde du cinéma n'est pas épargné par la crise. Ce marché n'est pas beaucoup plus florissant que l'industrie musicale. De plus, il n'est pas évident de se faire une place dans le milieu des B.O. si on n'a pas les contacts... » Pour ça, « le mieux est de faire parvenir des démos aux maisons de production, scénaristes et réalisateurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles », conseille Manon Verkaeren, responsable du pôle webréalisation au sein de la RTBF. « La proposition est venue directement vers moi, confie pour sa part le compositeur Leo Nocta. Honnêtement, il n'y a pas de recette pour s'introduire dans le milieu. Le monde de la production cinématographique fonctionne un peu en vase clos. En général, des contacts amicaux ou semi-professionnels sont déjà tissés en marge des collaborations. Mieux vaut connaître des gens. »

### Netflix vs Webséries

« J'avais déjà des contacts avec Maxime Lhussier avant de lui confier la B.O. du deuxième volet de *La Théorie du Y* », raconte Martin Landmeters. Véritable mélomane dans son quotidien, le réalisateur accorde forcément une place de choix à la musique au cinéma. « Au moment d'établir le budget avec le producteur, je m'arrange toujours pour dégager un montant spécifique pour la musique, précise-t-il. Mais ce n'est jamais énorme. Du coup, il m'arrive de jouer au marchand de tapis quand je contacte les artistes pour négocier une bande-son ou l'utilisation d'un morceau. C'est souvent gênant. Dans le milieu, une pratique de négociation courante consiste à insister sur la visibilité offerte aux musiciens. Il s'agit peut-être d'un bon point pour leur carte de visite, mais ça me semble insuffisant pour payer les factures et le loyer... » De ce point de vue, il existe aussi une différence entre une synchronisation dans une série estampillée Netflix et l'impact musical d'une websérie. « Avec Pale Grey, nous avons connu les deux expériences, commente Maxime Lhussier. Si l'un de tes morceaux passe sur Netflix, tu vois directement tes chiffres augmenter sur les plateformes d'écoute en ligne. Sur la B.O. d'une websérie, cette visibilité existe aussi mais elle est moins forte. » En plein développement, l'industrie des fictions digitales offre donc des alternatives et de nouvelles formes de visibilité aux musiques produites en Belgique. « C'est une évidence, assure Benoît Do Quang. Cela étant, il faut dire la vérité. Quand on réalise une websérie, l'argent va d'abord à l'image. L'idée est d'aller au bout de l'intrigue et de payer tous les opérateurs mobilisés lors des différentes étapes de la production. Dans cette optique, la musique est très souvent la cinquième roue du carrosse. »



© DR

# L'après-Covid

comme si  
vous y étiez

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Des “petits” festivals, des concerts assis, masqués et vraisemblablement sans alcool. Beaucoup de groupes locaux, moins chers, moins risqués, sait-on jamais que les frontières se referment. Un “secteur musiques nouvelles” peut-être plus uni et revendicatif que jamais, sans doute aussi plus écouté. Une relance sans vraiment d’argent. C’est l’après-Covid, c’est déjà demain.

**D**ébut juin, l'Unum Festival aura lieu, quoi qu'il advienne. C'est, du moins, une façon pour cet event house et techno albanais de se pré-vendre. Ricardo Villalobos et Seth Troxler en têtes d'affiche, le soleil, la plage, des bunkers et un test Covid rapide à l'entrée pour chaque personne désireuse d'y participer. Capacité totale : 20.000 personnes, bien qu'à la première édition, en 2019, les organisateurs tablaient plutôt sur 6 à 10.000 participants. Pareil pour 2021. Une folie ? Oui, pour notre ministre fédéral de la Santé, à qui au moins une idée similaire aurait été proposée en Belgique par des organisateurs aussi sérieux que reconnus et avec la bénédiction de chercheurs anversoïses. Réponse : « *neen* », « *neen* » et « *re-neen* » ! Il faut dire ce qui est : au moment d'écrire ces lignes, début février 2021, la découverte des variants anglais et sud-africains du coronavirus a bien chamboulé le timing des protocoles de déconfinement et, par là même, l'espoir d'un été normal ou presque. Le retour à une vie sociale et culturelle un peu plus riche qu'une pizza partagée à 2 mètres de distance devant une série Netflix s'en est retrouvé éloigné et pour parler franchement, plus personne ne semble miser sur une date précise de "retour à la normale". Autrement dit, il serait très étonnant (bien que pas encore totalement exclus) que les festivals d'été puissent se tenir, du moins à pleine capacité. Aussi parce qu'un festival d'été, ça se prépare en début d'année, justement. « *Si on veut organiser des festivals cet été, il faut bosser tout de suite et donc déjà payer des gens, nous explique Didier Gosset de la Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles. Or, si la volonté du Ministère de la Culture et de la Ministre Bénédicte Linard d'aider le secteur musical est appréciée et bien réelle, les majorations de contrats-programmes et les provisions pour la musique tiennent plutôt du saupoudrage. Ce que demande la Fédération, c'est un facteur décisionnel qui permettrait de prendre le risque d'organiser un événement d'ampleur (relative) malgré le futur incertain.* »

#### **Didier Gosset – Fédération des Festivals de Musique W-B**

« Ce que demande la Fédération, c'est un facteur décisionnel qui permettrait de prendre le risque d'organiser un événement d'ampleur (relative). »

Ce qui existe ailleurs, notamment aux Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse et en Autriche sous la forme de fonds de garantie. Côté néerlandais, ce sont ainsi 300 millions d'euros qui ont été débloqués, afin de gonfler un fonds d'annulation permettant à différents organisateurs d'événements de planifier 2021 sans risquer ce qui leur reste de... fond de culotte. Pourraient en bénéficier les festivals de musique, les salons professionnels ainsi que les compétitions sportives attirant un minimum de 3.000 visiteurs. « *Un fonds de garantie permet aux gens d'aller de l'avant, détaille Didier Gosset. C'est assez simple à mettre en place : une comptabilité simplifiée,*

*la liste des rentrées (aides, sponsors...) et des dépenses non récupérables, l'exigence de prouver les pertes et un plafond de 200.000 euros. Là, ce ne serait plus du vogelpik. Les pertes potentielles seraient réellement couvertes.* » Un seul hic, mais de taille : pour qu'une option similaire puisse s'appliquer en Fédération Wallonie-Bruxelles, les acteurs concernés ne devraient plus compter sur le Ministère de la Culture mais plutôt sur celui de l'Économie, dont les budgets disponibles sont beaucoup plus conséquents. Ce qui reviendrait donc aussi à placer les festivals de musique en "concurrence" avec d'autres secteurs qui vont vraisemblablement traverser une crise sans précédent. Or, il est notoire que la puissante fédération horeca et les lobbies d'entrepreneurs indépendants ont drôlement plus de poids pour négocier avec les politiques que le secteur musical régional. Au moment d'écrire ces lignes, les organisateurs de festivals n'en démordent toutefois pas, d'autant qu'en Flandre aussi, un fonds de garantie de 50 millions d'euros a été récemment annoncé pour les festivals. L'idée fait donc son chemin. Aboutira-t-elle ? C'est possible. En attendant, les organisateurs de festivals de Bruxelles et de Wallonie devront se contenter de pouvoir garder leurs subsides (majorés jusque 20% en cas de pertes et de surcoûts liés aux mesures sanitaires), y compris en cas d'annulation des événements. 1,5 million d'euros supplémentaires ont aussi été débloqués par la Ministre de la Culture pour soutenir les festivals en difficulté, mais sans plus de précision pour l'instant.

#### **Stan Bourguignon – Fédération des Bookers et Managers Uni-o-s**

« Voir la rue Neuve bondée alors que l'on refuse des concerts de 200 personnes avec mesures de sécurité strictes, c'est désespérant. »

Si la tenue de festivals d'été sous une forme "normale" semble compromise, la réouverture prochaine des salles de concerts, sous protocoles stricts, semble, elle, davantage probable. À Liège, le Reflektor est fermé depuis le 13 mars 2020, minuit. Depuis, il n'y a eu en ses murs qu'un seul concert assis, où des "bulles de cinq" étaient séparées d'un mètre. Musiciens compris, on a compté 100 personnes (pour 70 tickets vendus), dans une salle prévue pour en accueillir 5 à 6 fois plus. « *À ce train-là, c'est impossible de maintenir des concerts, constate Jean-Yves Reumont, à la fois programmateur et chargé de communication de la salle. Il y a bien des demandes de la part de groupes, en connaissance de cause, mais on reporte sans cesse depuis un an. On se retrouve en fait avec les mêmes questions que l'horeca, sans être le secteur le plus écouté et peut-être même le mieux compris. Ne fut-ce que parce que la réalité d'une salle assise n'est pas la même que celle d'une salle debout.* » Le Reflektor n'est pas totalement à l'arrêt. Des résidences et des concerts en streaming y ont lieu. Une partie du personnel bénéficie du chômage. « *Beaucoup de salles organisent*

des résidences, des captations, des cours... Ça permet de payer des salaires et c'est le genre de salles qui pourront reprendre leurs activités du jour au lendemain, explique David Dehard, coordinateur chez Court-Circuit. C'est beaucoup plus compliqué pour les cafés-concerts et les opérateurs non subventionnés. Certains sont déjà fermés, comme La Capsulerie à Hannut. Pas mal de lieux n'envisagent en fait pas de rouvrir sans pouvoir permettre l'accès au bar, pour des raisons financières mais aussi de convivialité. » Or, on rouvrira sans doute les lieux culturels avant l'horeca et donc les bars resteraient fermés les soirs de concerts. Un moindre mal pour Stan Bourguignon de la Fédération des Bookers et Managers Uni-e-s. : « La logique des jauges réduites et des stricts protocoles sanitaires est acceptée depuis longtemps par le secteur. On vit vraiment comme un non-sens de retarder la réouverture des événements musicaux, c'est un vrai déséquilibre entre commerces et lieux culturels. Le ras-le-bol est là. Beaucoup de stress et de détresse. Voir la rue Neuve bondée alors que l'on refuse des concerts de 200 personnes avec mesures de sécurité strictes, c'est désespérant. Niveau timing, tous les codes sont pour le moment brisés. Sortir un album sans répercussion live possible, niveau économique, c'est un gigantesque problème pour les groupes, une vraie catastrophe. Quelques grosses machines s'en tirent mais beaucoup de pros sont au tapis. On craint aussi que dans un avenir proche, les groupes locaux soient privilégiés, parce qu'ils coûtent moins et présentent donc moins de risques. C'est bien entendu formidable pour eux mais cela privilégierait alors plutôt le circuit amateur. Avec éventuellement des cachets compressés et des choses en coulisses difficiles et pas jolies. Déjà, à force de voir les dates de concerts se reporter, il y a de plus en plus une volonté de certains de ne payer le cachet que le jour de la prestation. Ce qui chamboule beaucoup de choses. »

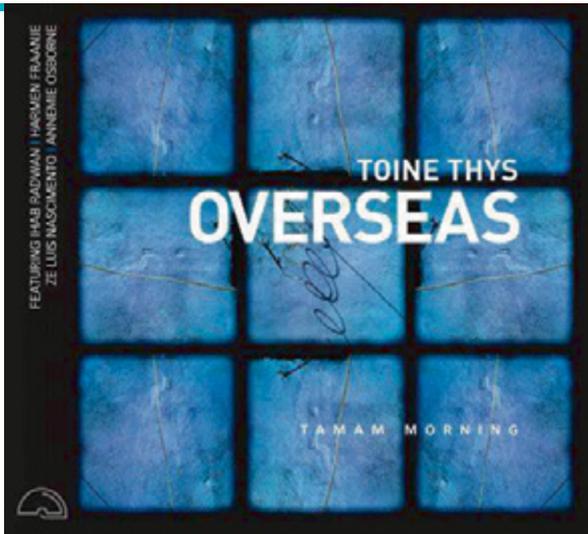
#### David Dehard – Court-Circuit

« Pas mal de lieux n'envisagent en fait pas de rouvrir sans pouvoir permettre l'accès au bar. »

Il y a quelques mois, lors de l'édition digitale du Midem, Cyril Bahsief, fondateur du "développeur culturel" français Octopus (structure dédiée à la production, la programmation, l'événementiel musical et l'organisation de tournées d'artistes, – ndlr) avait déjà maintenu que la Covid ne ferait qu'accélérer les choses, que l'on était de toute façon en route pour préférer les événements à moins de 5.000 personnes subsidiés par des acteurs économiques locaux et où joueraient essentiellement des artistes locaux pour un public local. Un "Small is Beautiful" alors vendu comme une lente tendance sociologique de fond mais qui devrait s'imposer plus rapidement à partir du moment où la libre circulation des personnes est incertaine et que le Brexit rend administrativement

et fiscalement très difficile les tournées européennes pour les groupes et DJ's anglais de petite et moyenne envergure. David Dehard estime lui aussi que l'avenir proche, en attendant la fameuse immunité de groupe et que Boris Johnson pige ce qu'est une "exception culturelle", sera aux salles respectant strictement les protocoles sanitaires, au public restreint et aux risques financiers minimisés. « Je pense que l'on va vers une programmation 100% locale pour plusieurs mois, oui. Des petites salles comme le Belvédère à Namur et l'Atelier Rock de Huy vont programmer essentiellement des groupes belges. Ce n'est pas tout de pouvoir rouvrir, il faut aussi que l'activité économique suive, que les artistes soient correctement payés. Le principal problème, c'est en fait la gestion des bars, une entrée financière importante. » Loin de se désespérer totalement de ces aléas, le coordinateur chez Court-Circuit y voit au contraire un verre à moitié plein, et pas que pour les groupes concernés : « La situation est très difficile mais peut-être les mentalités sont-elles en train de changer, ce qui nous mènerait à une politique culturelle qui tienne enfin compte du fait que la musique est à la fois un secteur économique à part entière et un vecteur de bien-être et de cohésion sociale. C'est parfaitement compris en Flandre et ça pourrait le devenir chez nous. »

Voilà qui rejoint les revendications fondamentales de la FACIR, la Fédération des Auteur-riche-s, Compositeur-riche-s, Interprètes Réuni-e-s, qui milite depuis longtemps déjà pour « une véritable réflexion sur la politique culturelle en Belgique, la diversité dans les médias, la disparition des missions de service public, l'éducation musicale à l'école, l'aide à la création, le financement et les subventions d'événements musicaux, les concertations auprès du secteur de la Culture, etc. », comme expliqué sur son site web. Incontestablement, la crise de la Covid a uni beaucoup d'acteur-riche-s du secteur musical. Elle a aussi largement médiatisé beaucoup de ses demandes et de ses revendications, scandalisant au passage pas mal de monde au triste constat que l'artiste musical au 21<sup>e</sup> siècle traîne encore souvent une image de "saltimbanque", "non-essentiel". Depuis un an, il ne se passe en fait pas un jour sans que la Culture, y compris musicale, ne tambourine du poing sur la table, exigeant une prise de conscience politique. Ainsi sur Substrack, l'élue liégeoise Vert Ardent Elena Chane-Alune a publié en février un long post concluant que le secteur des musiques nouvelles n'était pas qu'insuffisamment soutenu par la Ville de Liège : il était surtout pour ainsi dire inconnu des responsables politiques. Un problème pas que "principautaire". Au Royaume-Uni, c'est Tim Burgess, le chanteur des Charlatans, qui s'est fendu d'une carte blanche très remarquée dans le journal The Guardian, parue le 1<sup>er</sup> février. Il y développe des points typiquement anglais (le Brexit) et très urgents (la Covid, les restrictions de libertés...) mais élargit aussi considérablement le débat en abordant le fait qu'aujourd'hui, on peut être célèbre sans réellement pouvoir vivre de sa musique et qu'il n'est pas normal qu'un million d'écoutes sur Spotify d'une de ses chansons ne rapporte à la star new-wave Gary Numan que 42 euros. Et encore moins normal que les responsables de ce même Spotify refusent catégoriquement de répondre à des parlementaires les questionnant pourtant très officiellement sur leurs pratiques commerciales. Bref, un peu partout dans le monde, le secteur musical a comme des envies de "Great Reset", de mise à plat, de plus grande considération pour les artistes, de moins d'entourloupes de la part de poids lourds très fiers de se montrer disruptifs. Ce qui sortira de tout cela, seul le sait le Mage Bon-Rêve, qui voit tout, sait tout. Reste qu'à défaut de bonnes cartes en mains, le secteur musical s'unit enfin et joue le tout pour le tout, rencontrant pour une fois un écho médiatique et politique certain et mettant en lumière de nombreux dysfonctionnements qui n'étaient jusqu'ici que marginalement discutés. Bref, dans les mois étranges qui viennent, pendant que le public assistera à des concerts assis, masqué et vraisemblablement sans alcool, il est à prévoir qu'en coulisses, ça continuera de batailler ferme pour un avenir meilleur. Qui finira bien par arriver un jour, comme la vaccination générale...



# Toine Thys Overseas

Taman Morning

Igloo Records / Outhere Music

Quelques mois après *Orlando*, album en quartette qui était déjà une sacrée pérégrination, Toine Thys change radicalement de cap avec *Taman Morning*, l'album où, selon lui, il tend le plus vers les musiques traditionnelles. Le projet est issu de la rencontre entre le saxophoniste bruxellois et le joueur de oud Ihab Radwan, aussi à l'aise dans le folklore de son pays d'origine, l'Égypte, que dans Monteverdi. Pour Toine Thys, ce qui était un groupe de jazz s'est mué en orchestre de chambre, tant "le projet est délicat dans sa facture". C'est ainsi que la basse a été remplacée par le violoncelle d'Annemie Osbourne, le batteur par un percussionniste, Toine lui-même mettant son sax ténor en sourdine pour privilégier le soprano – aux consonances très orientales à la base – et la clarinette basse. Si le projet a connu plusieurs configurations, la formation actuelle s'est vu offrir une carte blanche au Gaume Jazz Festival, en août 2019. Les deux leaders, Toine Thys et Ihab Radwan, se partagent les onze compositions originales, dont la suite en trois mouvements, *Istanbul Kidz*. La complicité entre Thys et Radwan induit un grand respect entre les cinq intervenants qui, combiné à leur ouverture d'esprit, fait de *Taman Morning* un véritable album de rencontre. Tout le monde semble y aller en douceur, y compris le percussionniste Zé Luis Nascimento, originaire de Salvador de Bahia, et qui fait autant dans la dentelle que le pianiste néerlandais Harmen Fraanje. Sans jamais monter beaucoup le son, la musique du quintette dégage une grande intensité, une énergie expansive. Le soprano de Toine Thys rivalise d'enchantement avec l'oud ("al-ūd" signifie "le bois" en arabe) d'Ihab Radwan. Jubilatoire mais non sans mystère, "*Taman (tout va bien) Morning*" est comme un matin qui chante. – **DSi**



CélénaSophia

Les Géantes Bleues

Art-I/BlueMilk Records

Évoluant en mode folk acoustique à leurs débuts, les deux frangines Céléna et Sophia se métamorphosent sur ce premier album de onze chansons. Et pour celles et ceux qui les connaissent, c'est tout sauf une surprise. Se nourrissant des cicatrices familiales (une maman partie trop tôt), elles ont aussi acquis la confiance et l'assurance pour élargir leur palette artistique. Instruments acoustiques, harmonies vocales, mais aussi guitares électriques et caresses électro habillent des chansons pop modernes sur lesquelles ce binôme parfaitement complémentaire ouvre son cœur tout en interrogeant le monde. Entre brouillards sentimentaux (*Passage Secret*), réflexion sur le consumérisme (*Pile ou Face*, sorte d'*Argent Trop Cher* en version 2.2) et recherche de réconfort (*Me Plonger Dans Tes Yeux*), CélénaSophia n'oublie pas de chanter l'optimisme (*Folie reviens*) et l'espoir de lendemains meilleurs (*Ne Rentrons Pas*). Le tout, servi avec un (double) sourire en guise de respiration. La vie est plus forte que tout. – **LL**



Jodie Devos / Nicolas Krüger

And love said...

Alpha

Après l'immense succès de son CD Offenbach, Jodie Devos nous offre un disque en forme de voyage personnel. La soprano belge qui vit en France mais a été formée à la Royal Academy of Music de Londres voulait en effet « présenter des compositeurs de ces trois nationalités, tout en gardant comme point d'ancrage la mélodie anglaise ». Certaines des pièces retenues, telles *On this island* de Britten ou *You take my breath away* de... Freddy Mercury, bénéficient d'une vraie notoriété. La plupart des autres pistes – signées Bridge, Poldowski, Quilter, Gurney... – tiendront cependant souvent de la découverte. Un choix d'auteurs qui « appartient

à mon vécu », dit-elle, et qui explique pourquoi l'on croquera aussi une création de Patrick Leterme. « Il m'avait accompagnée lors de mon premier concours de chant à 17 ans ». Un exercice de haut vol – que de subtilités dans la langue de Shakespeare! – brillamment réussi avec la complicité du pianiste Nicolas Krüger, et qui révèle une Jodie tout en tendresse et en intimité. – **SR**



Fielvel Is Glauque

God's Trashmen Sent to Right the Mess

la Loi

La chanteuse bruxelloise Marie-Amélie Clément-Bollée et le multi-instrumentiste Zach Phillips viennent d'imaginer un groupe pluriel, complètement démentiel. Monté à l'arrache lors de cinq sessions d'enregistrement, bricolées entre Bruxelles, New York et Los Angeles, Fielvel Is Glauque est un super-méga-groupe composé d'une trentaine de personnes. Animée par la passion et le goût pour les méthodes DIY, cette bande de joyeux drilles compose son aller-simple pour le pays des merveilles : une destination exotique où yéyé, jazz, folk, bossa nova, lounge et pop lo-fi alimentent un rétrofuturisme bancal et extrêmement chatoyant. En vingt chansons, Fielvel Is Glauque fait le tour de la question. Dans les coulisses de ce disque improbable, on croise notamment Faustine Hollander (Aksak Maboul), l'Américain Chris Cohen, Eléonore Kenis, Raphaël Desmarests (Robbing Millions), le bassiste Davin Givhan (DIIV, Psychic Temple), mais aussi la saxophoniste Shoko Igarashi (Maniac Maison) ou le violoniste Hendrike Scharmann, déjà aperçu chez Stikstof. Soit une équipe de pros au service d'une musique sans frontières. – **NA**



## Noé Preszow

À Nous

Tôt ou Tard/[PIAS]

Écrit il y a plusieurs années alors qu'il s'inventait des amis fictifs, *À Nous* s'est imposé malgré lui comme un hymne générationnel, repris d'abord en chœur lorsque les avenues françaises et belges s'habillaient de gilets jaunes, récitée ensuite comme un soliloque pour se donner du courage pendant le confinement. Un an après avoir fait le buzz, *À Nous* devient fort logiquement le nom de baptême du premier album de Noé Preszow. Sans être toutes autobiographiques, les chansons du Bruxellois évoquent les failles de l'enfance et s'interrogent sur la place du "je" dans le grand jeu de la globalisation. En français dans le texte mais en s'appuyant sur une profonde culture rock, son univers marie le sens de l'épure à la finesse des arrangements modernes. Au dépouillement de *L'étang*, dont le propos nostalgique est seulement souligné d'une guitare acoustique, répondent ainsi l'électro *Les armes que j'ai*, la pop de *Cette route-là* ou encore l'entraînant *Faites les choses* qui est rehaussé de la voix de Leïla Lachterman. Le verbe généreux, Noé Preszow s'aventure aussi avec beaucoup de réussite sur le terrain de la romance avec *La vie courante*, seule et unique chanson d'amour qui pourrait lui donner des idées pour la suite. Un disque "né dans une chambre", musclé ensuite avec l'aide de Romain Descampe et d'Egil "Ziggy" Franzen de Puggy, où il est finalement beaucoup question d'altruisme, de partage et de vie. Après des années de galère et d'apprentissage, les planètes s'alignent enfin pour Noé Preszow. Son abnégation a payé. C'est mérité. – **LL**

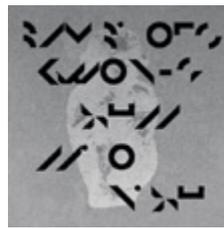


## Wolvennest

Temple

Vân Records

À travers l'obscurité, on suit un chemin vers la lumière, jusqu'à la mort, seule chose dont on est certain. Voilà, en quelques mots, comment Kirby, le guitariste et fondateur de Wolvennest, pose l'ambiance de ce troisième album. Les Bruxellois proposent, en effet, une quête hypnotique et envoûtante qui vous emmène au plus profond de votre âme, là où se cache (ou pas) votre côté obscur et vos émotions les plus secrètes et tribales. Huit titres, entre 6min30 et 12min30 chacun qui, bien qu'évoluant entre black metal, doom, dark ambient, avec une touche orientale, forment un accord parfait. Pour la petite histoire, l'album était musicalement prêt juste avant la tournée du groupe avec Dread Sovereign et Saturnalia Temple en février 2020. « Il était prévu que l'on fasse les voix et le mix en avril-mai 2020, précise Kirby, mais vu la pandémie, on s'est facile pris six mois de retard. On a donc profité de ce temps supplémentaire pour ajuster certaines choses. » Emmenés par Shazzula, la maîtresse de cérémonie, les trois guitaristes, le bassiste et le batteur sont possédés par le même esprit, tantôt furieux tantôt contemplatif mais toujours teinté de mysticisme et de sorcellerie. À noter, la participation au chant de King Dude et Déhà. Ce dernier pose régulièrement sa voix sur certains morceaux du groupe et il en est aussi le producteur. Cet album laissera incontestablement une trace dans votre (in)conscient, comme un murmure qui vous poursuivra tout au long de la journée et de la nuit. – **IB**



Bambi OFS

Kwon-9

Antibody Records

Sans doute oublié par les scénaristes du dernier épisode de James Bond, le nom de code Bambi OFS sert aujourd'hui de blase à l'électronicien Cédric Dambrain. Planqué sous son alias, l'artiste bruxellois conjugue son amour pour la techno à un béguin pour les percussions venues de loin. Entre roulements de tambours, tams-tams, gamelans et autres noubas organisées dans les sous-bois de la forêt amazonienne, c'est un véritable travail d'ethnologue qui palpite sous les beats du récent *Kwon-9*. Ouvert sur les cultures du monde et à d'innombrables possibilités rythmiques, ce disque rêve de cérémonies tribales sur le dancefloor : des instants d'euphorie, une transe intense, de Bali à Berlin. – **NA**



Emptiness

Vide

Season of Mist

Depuis *Nothing But The Whole* sorti en 2014, fini le chant saturé et les rythmiques puissantes du black/death metal. Emptiness continue d'expérimenter et de développer son questionnement sur la condition humaine de façon beaucoup plus subtile. Ne vous y trompez pas, le diable, l'obscur et les ténèbres sont toujours bien présents dans *Vide* mais exploités de manière différente. Une musique dont la lenteur est obsédante et hypnotisante. Une voix menaçante, des mots chuchotés (en français s'il vous plaît) à vos oreilles. L'ambiance de *Vide* est clairement claustrophobe, malsaine. Ce sixième album des Bruxellois, qui comprend dix titres, vous invite à un moment d'introspection dans un style plus atmosphérique voire ambient. À noter aussi que l'album, qui est produit par le chanteur et bassiste Jérémie Bézier, a été enregistré à l'étroit dans un appartement bruxellois et aussi dans une cabane dans les bois. Ceci explique peut-être cela. – **IB**



GUM!

GUM!

Autoproduction

Les constructions sonores de ce jeune groupe au nom fleurant bon l'édulcorant n'ont rien d'artificielles. Et pourtant, elles laissent sur la langue une bonne dose de sucre non lent, et encore moins lourd sur l'estomac. Dans l'EP éponyme de GUM!, on retrouve ce qui nous avait tant émus dans les meilleures compositions d'Isotope 217, *Gastr del Sol* ou *Jim O'Rourke*. Et pour cause, ces jeunes qui en veulent ont été biberonnés, en partie du moins, au mix survitaminé de la bande à Tortoise... mais loin de pasticher, c'est leur propre voie qu'ils suivent, en proposant quatre petites perles sans paroles, mais avec beaucoup de place pour laisser l'esprit vagabonder, abandonné qu'il est dans l'ambiance de ses ballades hautes en couleur. De la douceur pop acidulée aux montées plus rêches, cette excursion à la croisée du jazz et de la pop instrumentale donne bien envie d'en entendre plus. – **JMP**



Joane

Cheveux longs

Blue Milk Records

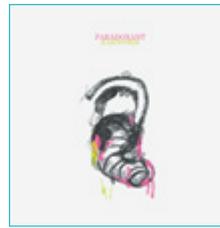
Sortie la tête haute de l'émission *The Voice* il y a quelques saisons, Joane compile dans ce premier EP les trois singles déjà entendus sur les ondes et y ajoute deux inédits. Épaulé par le producteur Evernest (Mustii, Kid Noize...), l'artiste propose cinq titres très pop, très 90's, dont certains sont clairement taillés pour le dancefloor (*Question de temps*, *Ça ira - je sais pas*). Joane marque surtout sa différence avec ses textes introspectifs (*Différent*, *Ça ira - je sais pas*) qui détonnent de la production inhérente à ce type de pop. Une belle surprise et (pour parodier *The Voice*) un vrai talent. – **FXD**



# Quentin Dujardin - Didier Laloy

Agua Sessions #1  
Agua Music

Le succès de l'album *Water & Fire* et une tournée de plus de quatre-vingt dates ont incité Quentin Dujardin à reprendre l'écriture et à poursuivre sa collaboration avec Didier Laloy. Pour ce nouveau projet, le guitariste souhaitait une formule plus forte, plus imposante. Déjà présent sur *Water & Fire*, le contrebassiste Adrien Tyberghein est de nouveau invité, avec une rythmique très séduisante : « *J'avais le rêve depuis des années de mettre en connexion Manu (Katché) et Nicolas (Fiszman) qui sont des amis de longue date et avec qui j'ai travaillé sur des projets différents, mais sans les avoir ensemble. Pour moi, c'est ma section rythmique idéale.* » Un premier EP de quatre titres vient de sortir annonçant l'album complet pour le mois d'octobre, deux pièces revues de l'album précédent, *Avril* et *Baroque* et deux nouvelles compositions : *Blues for M & N* laisse peu de doutes sur la dédicace et offre de l'espace au chant mélodique de la basse de Nicolas Fiszman et au groove de Manu Katché. *Val de Gore*, comme c'est souvent le cas avec Quentin Dujardin, ravive un souvenir d'enfance : « *Nous habitons rue Fontaine de Gore et ma mère y a ouvert un petit restaurant, Le Val de Gore, où les artistes peintres ou sculpteurs pouvaient exposer et où je jouais avec mon frère à la trompette et mon père au piano.* » Quatre titres sur lesquels le sens de la liberté et le goût de la belle mélodie du guitariste se mêlent au sens du groove de ses partenaires dans la délicatesse et la profondeur. - **JPG**



Paradoxant

Earworm  
Humpty Dumpty records

Après des débuts acclamés et un deuxième album, *Sugar High*, les rockeurs bruxellois de BRNS mettent en pause leurs propres projets et unissent leur force le temps de quelques concerts avec le duo français Ropoporose. Ils montent la formation Namdose, sous l'impulsion des Nuits Botanique et du Festival Rockomotives. Super prolifique, le bassiste Antoine Meersseman se lance au même moment dans une nouvelle aventure suite à sa rencontre avec Antoine Pasqualini (Monolithe Noir). Paradoxant voit alors le jour. Un projet sur lequel il se fait plaisir et où il laisse vagabonder ses instincts musicaux sans leur imposer de cadre. En résulte neuf plages hypnotiques et immersives, qui lorgnent tantôt du côté du post-punk (*Rebirth, Ha Ha Ha Ha*), tantôt de la pop 80's (*Dead Beat*) ou des deux à la fois (*Summer Glow*). De son propre aveu, le musicien n'est pas un grand parolier. L'intérêt de *Earworm* réside avant tout dans l'ambiance glaciale, étrange et psychédélique qui nous happé dès les premières secondes. - **LH**

C'est que Manu Istace pratique une sorte de philosophie tranquille, sait s'adresser à un public plus large sans pour autant se galvauder ("Baby bye bye, y'a plus rien qui flye, il vaut mieux que tu y ailles" rime-t-il dans *Bye bye*), distille des refrains qui restent bien dans l'oreille (*Est-ce qu'on en parle ou pas*), tout en n'étant jamais dupe de notre monde ("I can't breathe", entend-on sur *Ce jour*). Guitare acoustique et dub se marient ici joliment. Et que dire de ce *SAF*, à même d'envoyer l'auditeur sensible à une touche d'érotisme planer dans la stratosphère ? - **DS**



Bambi Kramer

Tape 1  
Dear Deer Records

Ces neuf titres nous ramènent loin dans le passé. Un peu plus de 15 ans en arrière en fait, quand Loïc b.o. et Marie V., alors aussi dans Flexa Lyndo, s'aventuraient en duo slowcore électronique, dessinant des paysages sonores embrumés de mélancolie. Les fans de Low notamment s'y retrouvaient, dans ce mélange de rythmiques minimalistes, clavier, voix, guitare... Sous un nom emprunté à Salinger, le projet fut pourtant éphémère : il ne dura que deux ans. Autant dire que ces compos, récupérées sur des disques durs épars, sont de véritables archives, surtout qu'elles n'avaient jamais été "gravées" auparavant, à l'exception - avis aux collectionneurs - de ce *Saddest Meltdown* qu'on peut retrouver sur une compile du label Carte Postale. Loïc b.o. et Dear Deer font bien les choses : cet album sort au format cassette (avec code de téléchargement), en édition limitée à 50 exemplaires (boîtier au look "frosted", jaquette en papier éco-naturel et photos de live imprimées au format "Instax mini"). - **DS**



# Philip Catherine, Larry Coryell

Jazz at Berlin Philharmonic XI:  
The Last Call  
ACT/New Arts International

Leur duo de guitares, peu fréquent à l'époque, a marqué la fin des années septante. Leurs deux albums en commun, *Twin House* et *Splendid*, touchent à la perfection dans la connivence et dans les affinités électives. Philip Catherine, lui le Belge né à Londres, prince de la guitare au swing aérien, et Larry Coryell, le Texan comme un chien fou à la six cordes, se sont retrouvés des décennies plus tard, dans le cadre d'une soirée consacrée aux duos, lors du festival Jazz at Berlin Philharmonic, en ce 24 janvier 2017. D'entrée de jeu, *Miss Julie* vous projette quarante ans en arrière : c'est ce morceau qui ouvre *Twin House*. Quatre décennies plus tard, le choc est pareil. Soufflante, époustouflante, la complicité transatlantique s'impose toujours comme une évidence. L'homme qui les a réunis pour la Warner à l'époque, Siggie Loch, décrit cela comme une « *compatibilité créative, l'enthousiasme et la compréhension mutuelle* ». Tout cela agit sur les quelques vingt minutes que donnèrent Philip et Larry au public berlinois, cinq titres de cordes enchevêtrées, lumineuses et dynamiques. Ensuite *Bags' Groove* réunit Larry Coryell et le bassiste Lars Danielsson, tout le monde se retrouvant enfin en quintette avec le pianiste Jan Lundgren et le cornettiste Paolo Fresu, autour de *Green Dolphin Street*, standard d'Oscar Peterson, dans un tonnerre d'applaudissements. Quelques semaines plus tard, Larry Coryell s'éteignait dans son sommeil, à 73 ans, chez lui, à New York. Aujourd'hui, Philip reconnaît : « *En jouant avec Larry, je me suis fait connaître un peu partout dans le monde.* » Et surtout, ce bonheur qu'ils ont semé ensemble, *The Last Call* est maintenant là pour le raviver. - **DSi**



Uman

Quelle vie  
Autoproduction

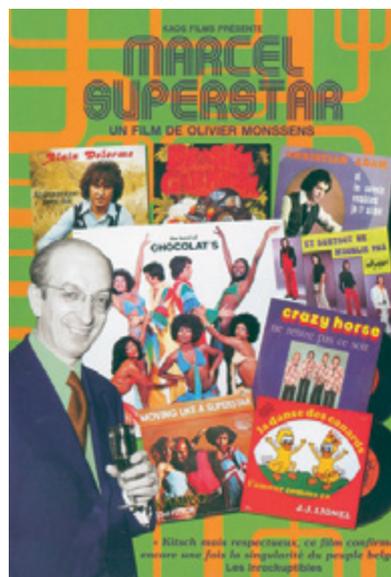
Entre reggae et chanson française de qualité, il n'y a pas de gars plus sûr que le Bruxellois qui "roule sa bosse sur des chemins de cailloux". Produit par le duo frenchie Bost & Bim (Matthieu Bost et le défunt Jérémie Dessus) ainsi que Selecta Killa, son comparse pour Dancehall Station, *Quelle vie*, sorti alors qu'il soufflait ses 50 bougies, est le genre de disque auquel on peut s'attacher même si vos goûts musicaux vous portent habituellement ailleurs.

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)

# Marcel « Superstar »

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

En 2003, un documentaire sur Marcel de Keukeleire, éditeur, producteur de musique et dénichéur de talent à Mouscron fait énormément parler de lui. Et pour cause, ce disquaire et ancien accordéoniste est à l'origine de succès interplanétaires comme *Brasilia carnaval*, *La danse des canards* et *Born to be alive...* Retour sur un film presque aussi mythique que son personnage principal avec Olivier Monssens, réalisateur.



Marcel Superstar, un film de Olivier Monssens (2003), 52 minutes

**L**e scénario est né dans les années 90, lors d'une émission de radio comme l'explique Olivier : « J'avais fait une série d'été sur les coulisses, hauts en couleur, du show business belge de notoriété internationale. Chaque fois que je m'intéressais à l'un ou l'autre chanteur, un nom revenait dans la conversation : Marcel de Keukeleire. Je lui ai donc consacré une semaine entière. » Beaucoup plus tard, le journaliste, chroniqueur et homme de radio, ajoute une corde à son arc et se lance dans un documentaire. Il rencontre un producteur séduit d'emblée par le scénario de Marcel Superstar : « J'aime partir de quelque chose de très connu dans la mémoire collective et aller voir les coulisses. Là j'étais servi : j'avais 2 producteurs, Marcel de Keukeleire et Jean Van Loo qui, sans jamais quitter leur arrière-cuisine ont travaillé avec les plus grands. Plus j'avançais dans l'enquête plus j'étais touché par le côté extrêmement humain de ces personnages. » Les disques étaient pour la plupart enregistrés au studio Katy, le studio de Marc Aryan.

La RTBF a rapidement été intéressée par le scénario mais c'est Arte qui donnera vie au film. Le producteur d'Olivier, Patrick Lauber, participait à un workshop pour expliquer à des confrères comment "pitcher" un sujet. « Il a présenté mon documentaire sur scène devant une salle remplie de gens du métier. Parmi eux, une productrice d'ARTE Allemagne a été séduite par le scénario et l'a acheté. » Le film sera donc diffusé le 20 juillet 2003 lors d'une soirée Thema intitulée *Paillettes et yé-yé*. Les réactions ne se font pas attendre... Le journal *Le Monde* est élogieux. Le journaliste, en parlant du titre de JJ Lionel, dira ceci : « Derrière ces quelques notes de musique un rien ringardes se cache un producteur belge de génie, Marcel de Keukeleire, roi des hit-parades mondiaux entre la fin des années 1960 et le début des années 1980. » « L'article était positif et pas du tout moqueur. Les gens ont ri avec les protagonistes », souligne Olivier Monssens. D'autres papiers sortent sur le documentaire comme dans le *Parisien*, les *Inrocks*... En Belgique aussi bien sûr dans *Ciné Télérevue*, *La Libre Belgique* et

*Le Soir*. France 3 a même racheté les droits du documentaire pour le diffuser plusieurs fois. « Encore aujourd'hui on m'en parle, il a tourné pendant 7 ans mais les droits sur les images d'archives sont limités dans le temps. Malheureusement on ne peut donc plus le diffuser... » Qu'à cela ne tienne, en 2016, le producteur d'Olivier reçoit un coup de fil pour que le film soit présenté dans le cadre de la 3<sup>e</sup> édition du F.A.M.E (Film And Music Experience), festival de cinéma & pop culture, à la Gaïeté lyrique à Paris, dans leur section vintage. Le journal *Libération* en fait un article et Rebecca Manzoni, journaliste culturelle sur France Inter, parle du film pendant 10 minutes au peak time de la matinale. Le documentaire s'offre une nouvelle jeunesse... « Ce film raconte la culture populaire mais les gens ont bien compris que ce n'était pas une hagiographie de ces tubes. J'avais beaucoup de réactions de jeunes collègues ingénieurs du son en radio qui trouvaient fascinant, sans la technologie actuelle, de faire des tubes à la bonne franquette. L'histoire est touchante, elle montre que l'on peut faire les choses avec son ressenti et le plus simplement possible. » Pointons effectivement le passage du documentaire où Jean-Luc Drion, compositeur et arrangeur pour Marcel, explique comment il a transformé un boléro composé par son comptable à l'accordéon en un véritable tube : *Brasilia Carnaval*. Il écrit les paroles et les enregistre le jour même dans un studio bruxellois. Résultat : 7 millions d'exemplaires écoulés depuis 1975. Malheureusement peut-être pour l'auteur du documentaire, ni Marcel de Keukeleire, ni Jean Vanloo n'étaient encore vivants lors du tournage. « J'ai une tendresse particulière pour Marcel (mort en 1986) et j'aurais aimé le connaître. Ce qui me fait plaisir c'est que ces personnages continuent à vivre. Par contre, je n'aurais peut-être pas eu la même liberté de parole s'ils avaient été présents dans le film. Il n'y a jamais rien de méchant dans les propos tenus mais le film aurait été différent. »

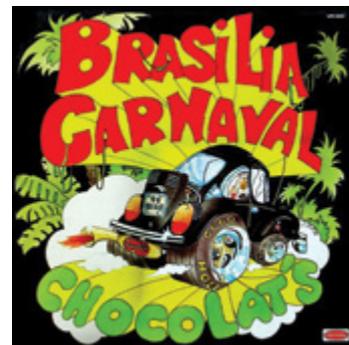
Notre cinéaste ne s'est pas arrêté en si bon chemin. C'est tout naturellement à la vie et à l'œuvre de Marc Aryan qu'il consacre son 2<sup>e</sup> documentaire. « J'avais envie de poursuivre dans cette veine-là.

# Le belge qui a tout osé



Le magasin disco-box, aujourd'hui disparu, rue de la Marlière 99 à Mouscron. Tout se passait dans son arrière-boutique!

©DR



JJ Lionel, *La danse des canards*, vendu à 2.500.000 exemplaires (1980)  
Chocolat's, *Brasilia Carnaval*, vendu à 6.830.000 exemplaires (1975)

*C'est fascinant qu'un homme d'un mètre 56 et 65 kg ait été chanteur de charme, puis à la tête d'un studio équipé d'une console 48 pistes qui a accueilli les plus grands artistes du monde entier.* » Patrick Hernandez y a enregistré *Born to be alive* et Marvin Gaye l'album *Midnight Love* sur lequel on retrouve le célèbre *Sexual Healing*.

## Olivier Monssons

« Il faut avoir la même rigueur quand on aborde la vie du producteur de la danse des canards que celle de Jean Moulin »

Beaucoup plus tard en 2017, les belges ont la cote. L'époque où ils étaient risée des français est bel et bien révolue et le producteur Georges-Marc Benamou le sait très bien. Il propose à Olivier de faire un film sur ses compatriotes qui tiennent la barre aujourd'hui en France. Pour France 3, il réalise *Les Belges ça ose tout* diffusé aussi sur la RTBF. « *Le film soulignait le phénomène des Belges en France qui existaient déjà depuis les années 2000 avec des comédiens comme Marie Gillain ou Jeremy Rénier... Ils ne cachaient pas leur origine mais ne la mettaient pas en avant. Tandis qu'aujourd'hui toute cette vague d'humoristes, Alex Vizorek, Stephane De Groot, Guillermo Guiz revendiquent sur antenne leur appartenance à la Belgique et l'utilisent même pour se moquer des Français.* »

Avec plus de 10 documentaires, l'aventure ne semble pas s'arrêter pour Olivier Monssons. Son dernier-né, diffusé il y a tout juste un an, explorait les coulisses d'AB productions. « *Azoulay et Berda ce sont les Stock Aitken Waterman de la télévision, c'est de la production industrielle de séries. Mais quand je suis allé sur le tournage des Mystères de l'amour, j'ai constaté que des liens forts se sont créés entre les comédiens, il y a toujours de l'humain derrière.* » Et aujourd'hui me direz-vous ? Outre ces activités de chroniqueur sur Classic 21 et La Première, Olivier commence le tournage d'un nouveau film sur les derniers jours de Jim Morrison à Paris. « *L'histoire a certes déjà été écrite mais c'est toujours intéressant de trouver de nouveaux témoins.* »

## Filmographie:

- En 2020, *Dorothée, Hélène et les garçons : génération AB* productions pour TF1/TMC
- En 2019, *High Energy - le disco survolté des années 80* pour ARTE
- En 2018, *Disco Europe Express* pour ARTE.
- En 2017, *Les Belges ça ose tout*, documentaire pour France 3.
- En 2013, *Philippe Geluck, l'échappé belge* pour France 3 et la RTBF
- En 2012, *Yolande Moreau, les nuages et la terre* pour Canal+, France 3 et la RTBF
- En 2011, *Sandra Kim, l'autre vie* pour la RTBF
- En 2006, *Plastic Bertrand court toujours* pour France 3 et la RTBF
- En 2005, *Marc Aryan, chanteur de charme* pour France 3 et la RTBF
- En 2003, *Marcel Superstar* pour ARTE

## En radio:

Sur RTBF-Classic 21, 4<sup>e</sup> saison de Radio Caroline, Olivier s'intéresse aux phénomènes de la pop culture que ce soient les révolutions, les contestations, les tubes, qui ont changé la société et le monde. Sur RTBF-La Première, il propose la chronique *Sur une bande magnétique un peu folle* chaque lundi dans le Mug.

# Leuven

## Être et avoir été

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

Un temps chaudron de la musique rebelle, Leuven la paisible aurait-elle

perdu sa fougue ? Rien n'est moins sûr. Une petite visite guidée ?



©JEAN-MARC PANIS

**D**ans les images du documentaire *De Leuvense Scene*, on voit des jeunes chevelus à l'assaut de scènes, improvisées ou non. Ils sont prêts à en découdre, avec pour arme leurs jeunes gueules et la rage d'exhiber au monde leur musique, libre et sauvage comme eux. C'était en 1968, la révolte grondait dans la ville universitaire et les vieux gardiens du temple de la vie n'avaient qu'à bien se tenir. Le réalisateur du documentaire, Johan Van Schaeren, semble regretter l'époque qu'il évoque dans son film. Il a bien restitué les agissements de cette jeunesse en mal de reconnaissance, éprise de liberté et d'une irréspressible envie de doigt d'honneur envers ses vieux qui ne lui laisse rien faire. C'était alors la même chanson de Paris à Bruxelles. Mais à Leuven, la révolte qui gronde prend des aspects communautaires, qui vont un peu cacher une partie de la réalité, comme le précise Van Schaeren : « Je pense qu'il y a un gros malentendu sur la révolte de 1968. Les Wallons, et je peux les comprendre, se sont focalisés sur l'aspect linguistique, avec le trauma du Walen Buiten. Mais pour nous, il s'agissait avant tout d'une révolte hippie, emmenée par la volonté de liberté. Ce mouvement visait surtout à mettre par terre les aspects non démocratiques des règles universitaires, dans lesquelles les étudiants n'avaient pas droit de cité. » Qu'est devenu cette énergie qui électrisait les places, cafés et scènes de la vieille ville de Louvain ? Johan Van Schaeren a sa petite idée : « C'est vrai, Louvain a eu une scène bouillonnante dans les années 70 et 80... Une énergie et une liberté folle. Mais après, l'attention s'est déplacée vers Bruxelles, Anvers ou Gand. »

Sur le flanc des camionnettes rutilantes de la ville, on peut lire le slogan louvaniste : "eeuwenoud springlevend", qu'on pourrait

traduire par : "multi-centenaire et bien vivant". Une posture de com. Un peu trop catchy pour être vraie ?

Sam Pieter Janssens, alias Klankman, l'homme derrière le groupe *Clairval*, nous éclaire : « Je ne pense pas que ce ne soit qu'un slogan, car il y a beaucoup d'étudiants qui vivent ici. C'est une évidence. Mais surtout : ces étudiants, une fois leurs études finies, restent ici car il y a beaucoup de travail dans le coin. Ce qui amène de la vie ».

Anne Lise Tanghe est une artiste locale. Fille de la petite ville brabançonne (100.000 habitants), elle a grandi à l'ombre des majestueuses et séculaires flèches médiévales de l'hôtel de ville. Aujourd'hui, elle prodigue une musique pop-folk à la magique légèreté, au sein de *And Then Came Fall*, avec Sam. Elle porte un regard plein de tendresse et de mesure sur la vieille bourgade... qui aime bien, châtie bien : « C'est une petite ville, sans doute moins aventureuse que Bruxelles ou Anvers. Elle s'est un peu assoupie et embourgeoisée... Avant, il y avait au moins le *Marktrock*. » Ce festival unique en son genre proposait des concerts en plein centre-ville, sur les deux places du cœur historique. Une petite vingtaine d'éditions, tenues le 15 août, qui révéla bon nombre d'artistes locaux, et attira les vedettes internationales, sans compter le public : jusque 350.000 personnes. Intra muros ! Ça n'a pas duré, comme s'en désole Anne Lise : « Ce festival extraordinaire a disparu. Et les gens qui l'organisaient aussi. J'ai le sentiment que la révolte est morte. »

Comme dans d'autres endroits, les réglementations de plus en plus strictes, la professionnalisation du business de la musique et l'inflation galopante des cachets des artistes in-

## ● Cinq artistes à découvrir

### And Then Came Fall

Voix envoûtante, compositions ciselées. Le charme à l'état pur, entre americana et folk drôlement bien foutue. On tombe tous pour cette proposition made in Leuven.

### Fabrocollectiv

Fred Gata et Mustapha nous ont prévenus : ils font de la pop/soul / funky/hip-hop. ET le plus fou, c'est que c'est vrai. Et encore plus fou : c'est terriblement addictif.

### Clairval

Le projet atmosphérique de Sam Pieter Janssens a pour ambition de

nous faire quitter le plancher des vaches pour nous élever haut dans une ciel plein d'intériorité. Pari réussi.

### Isbolls

Vétérans de la pop indé louvaniste, le groupe ne manque ni de cartouches ni de mélodies catchy.

### Bonzo

Les petits jeunes de Bonzo n'ont peur de rien, même pas de balancer des singles parfaits. Entre nonchalance et talent pur. La relève est là.

## ● Places to be

### STUK

C'est marqué dessus : maison de danse, d'image et de son. Le Stuk entend bien faire se rencontrer public et artistes. Et ça se passe plutôt très bien.

### 30CC

LE centre culturel de Louvain. Danse, musique, théâtre y sont chez eux. Dans un bâtiment au prestige certain.

### Het Depot

La salle de concert par excellence. Juste à la sortie de la gare. L'endroit a la géométrie aussi variable que ses propositions. Des grands groupes en tournée mondiale aux petits jeunes qui débudent. Un passage obligé !

### Commerco

En temps normal (il reviendra !), ce café se met en cheville avec le disquaire Bilbo et organise des concerts inoubliables.



©JEAN-MARC PANIS

ternationaux ont eu raison du fleuron louvaniste. Anne Lise se console à moitié : « *La Culture est toujours là, c'est vrai, mais il faut s'organiser, prévoir d'aller voir un concert six mois à l'avance et bien le noter dans son agenda... je déteste ça !* »

Alors, Louvain, devenue trop bourgeoise pour encore vibrer ? Bruno travaille chez Bilbo Records, le seul disquaire encore debout dans la ville (un signe ?). Il n'est pas loin de le penser : « *Pour trouver de la vraie musique underground, il faut aller à Anvers ou à Gand. Louvain, c'est une ville d'étudiants. Une fois que tu enlèves les étudiants, il n'y a plus grand monde ici.* »

Bram Somers travaille pour l'association Inuit qui aide les jeunes pousses de Louvain à croître. Actif depuis 2008, Inuit propose des concerts dans des cafés, des chapelles, voire même des restaurants. Plus de 60 groupes ont pu se produire devant plus de 5.000 personnes. Fort de ce succès, Bram ne veut tomber ni dans le cliché, ni dans le défaitisme : « *Il y a du vrai dans ce cliché de la ville bourgeoise un peu endormie... et c'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons lancé notre organisation. Louvain est en train de créer un terreau fertile pour les talents locaux et nous pensons que nous pouvons y contribuer en établissant des liens avec d'autres villes, y compris Bruxelles, Anvers et Gand. Cependant, il nous semble inutile de vouloir copier le modèle d'autres villes. Parlons-en dans 3 ans !* »

Inuit n'est pas le seul à y croire, d'autres lieux ont des démarches similaires, tels le Stelplaats, qui combine lieu de concerts, skate park, ateliers divers et conviviaux, ou le GROEF qui fait la part belle aux artistes visuels et soniques

émergents. Les choses bougent donc encore dans la ville de Stella Artois. En tous cas, un lieu n'a pas entendu pour se positionner comme pièce centrale de l'échiquier culturel louvaniste. Het Depot, salle de concert à la carrure internationale, n'a pourtant jamais oublié de laisser une chance aux talents locaux. Anne Lise s'en souvient bien : « *J'ai été la toute première artiste à bénéficier d'un accès à un free podium au Depot. Ça a été le début de ma carrière, en 2005. C'est encore possible de participer à ce genre d'événement, mais il faut envoyer un mail, et tu dois payer pour jouer. C'est triste.* » Triste, mais faisable donc. Et ce ne sont pas les têtes de gondoles Selah Sue ou Milow qui vont contredire cet état de fait, eux qui ont été soutenus dès le début par le lieu. Louvain soigne donc ses enfants du rock. Bruno, le disquaire de chez Bilbo ajoute : « *En tant que magasin, on organise des petits concerts qui se passent en face, au Café Commerco. Avec ces concerts, on essaie de promouvoir de nouveaux albums et de nouveaux groupes belges.* »

Le salut ne passerait donc plus par la rage individualiste des groupes, mais par les initiatives, multiples, d'une ville qui se targue de ne laisser personne sur le côté. Bram, de chez Inuit, veut y croire. « *Je crois sincèrement que Louvain a le potentiel de devenir un centre pour les jeunes artistes motivés. Il y a tout ici : des espaces de répétition, des petits studios, des labels, des organisateurs de concerts. Louvain a un énorme potentiel musical et je pense que nous pouvons nous attendre à voir de bonnes surprises dans les prochaines années. On a l'impression que (presque) tous les éléments sont en place et qu'il suffit de les combiner.* »

Leuven, centenaire, pour longtemps encore.



# Catherine Graindorge

TEXTE : DIDIER STIERS PHOTO : ELIE RABINOVITCH

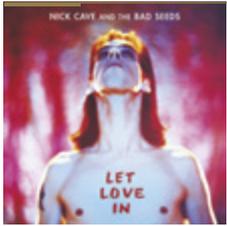
Elle a grandi dans la musique classique mais aussi emmené ailleurs son violon, seule ou en groupe. Son nouvel album enregistré chez John Parish, sortira en septembre.



Johann Sebastian Bach  
*Sonates Et Partitas*  
(1720)

À 10, 12 ans, je regardais le Concours Reine Élisabeth avec ma mère. J'ai été marquée par ces concertos pour violon de Sibelius, Max Bruch, Tchaïkovski. Puis, voir une femme en robe de gala devant tout un orchestre, je trouvais ça très "rock star". Ça a dû jouer dans mon inconscient (rire)! Et j'ai étudié le violon classique... Je me suis rendue compte que ce que j'aime toujours aujourd'hui, c'est Bach. Sa musique est labyrinthique, inépuisable... et, avec le temps, ce que j'y entends évolue. Quand

je sens que je perds, techniquement, je prends *Les Sonates et Partitas*. Que je ne joue pas très bien parce que je suis fainéante : je n'aime pas passer des heures à m'écorcher sur une note si elle ne sonne pas bien. Je veux pouvoir improviser. Mais quand je reprends *Les Sonates et Partitas*, je retrouve de la dextérité. La version qui me touche énormément est de Shunsuke Sato. Elle n'existe qu'en vidéo, pas sur un de ses albums, mais est magnifique, pleine de silences et de raffinement.



Nick Cave And The Bad Seeds  
*Let Love In*  
(1994)

À la fin des années 90, je jouais avec Monsoon, qui était le premier groupe rock dans lequel j'ai été intégrée. La chanteuse, mon amie Delphine (*Gardin, -ndlr*), formidable chanteuse, me disait alors : « Ah, quand tu mets ta petite robe blanche, avec tes petites ailes, tu ressembles à un ange, je te verrais bien jouer avec Nick Cave ! » Je ne dirais pas que j'ai découvert Nick Cave grâce à elle et Monsoon, mais c'est à cette époque-là que je commence à vraiment l'écouter. Sur *Let Love In* se trouvent trois

morceaux que je trouve magnifiques : *Ain't Gonna Rain Anymore*, sur lequel intervient Warren Ellis, *Do You Love Me?* et *Red Right Hand*. Ce que j'aime chez Nick Cave, c'est son rock sombre, son romantisme noir, son côté tourmenté, râpeux. Tout ça a un écho en moi, même si je ne suis pas que ça, romantique tourmentée. Mais ça me parle. Et je trouve que c'est un artiste qui aujourd'hui encore se réinvente. Comme Thom Yorke, qui lui aussi a traversé les décennies en se réinventant...



Brian Eno  
*Another Green World*  
(1975)

Je trouve que c'est un des plus beaux albums de Brian Eno. Et le personnage me fascine. J'aime l'artiste, et pour le coup, ce n'est pas quelqu'un de sombre et de tourmenté comme Nick Cave. Je le vois comme un être lumineux, solaire. Ce que j'aime chez lui, et ce que je retrouve chez John Parish, c'est la curiosité, l'envie de triturer les sons, comme un jeu. Brian Eno a étudié les beaux-arts : c'est un peintre de la musique, je trouve. Et puis, il a collaboré avec des artistes que j'aime

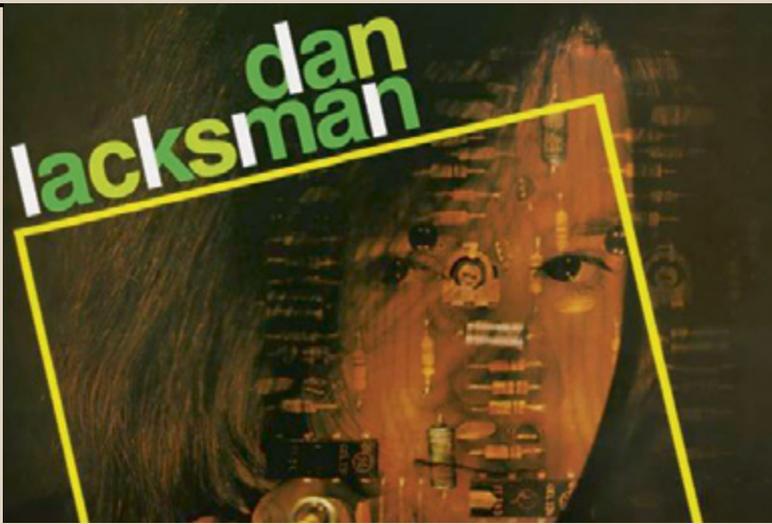
beaucoup : Bowie, Robert Fripp, David Byrne, Laurie Anderson... Je me rends compte que tout ce que je cite dans cette sélection, c'est quelque part ce à quoi j'aspire en musique. D'ailleurs, le dernier morceau de mon album s'intitule *Eno* : j'ai créé une boucle en majeur, j'ai demandé à John de prendre sa guitare, de jouer dessus, et puis j'ai rajouté du violon. Pour moi, c'est une élévation, c'est très léger, il y a quelque chose de très apaisant, alors que je commence cet album de manière très sombre.



Pink Floyd  
*Meddle*  
(1971)

Ado, j'étais plutôt Beatles. J'ai commencé à apprécier Pink Floyd bien plus tard. La révélation a été *Echoes* à Pompéi, en vidéo. C'est magnifique ! D'abord, ils sont presque tous torse nu (rire) ! C'est un détail, mais je trouve ça d'une sensualité... Et les murs d'amplis, les musiciens dans cet espace vide qui ramène des siècles en arrière, c'est tellement métaphysique ! Plus tard, j'ai visité Pompéi alors qu'il y avait peu de touristes : quelle qualité de silence, et quel effarement de découvrir ces habitants figés,

ces bouches ouvertes, comme des instantanés. Voilà, j'ai associé *Meddle*, et essentiellement *Echoes*, à Pompéi. Ces côtés métaphysique et psychédélique n'ont fait qu'un dans ma tête. Le psychédéisme est chez Pink Floyd, surtout dans les premiers albums, tel que je l'ai découvert et que je le sens : cet étirement du temps en musique, cette narration à travers des séquences où elle devient cinématographique et projette dans les hautes sphères de l'inconscient.



©DR

## Dan Lacksman



Florian Schneider (1947-2020) est l'un des deux membres fondateurs de Kraftwerk, groupe emblématique et pionnier de la musique électronique.

Après la réédition de trois de ses albums solo publiés au début des années 70, Dan Lacksman annonce une compilation de son groupe Telex sur le label Mute (Depeche Mode, Nick Cave) pour le 30 avril. Elle sera suivie de la sortie du back-catalogue remastérisé. Œil vif et moustache espiègle, tonton Dan revient sur une autre aventure synthétique inoubliable.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« Avant de fonder Telex en 1976, j'avais déjà acquis plusieurs synthés et je m'intéressais à tout ce qui se faisait d'original en musique électronique. J'ai été très impressionné par Autobahn, premier album officiel de Kraftwerk, paru en 1974. J'admirais leur approche minimaliste et le côté pop de leurs mélodies. Même si les albums de Telex étaient distribués par la même major (EMI) qui s'occupait de Kraftwerk, je n'ai rencontré les membres du groupe allemand qu'en 2002. Cette année-là, Kraftwerk jouait au Vooruit à Gand. Avec Marc Moulin et Michel Moers, nous avons retrouvé Florian Schneider et Ralf Hütter dans un bar après le concert. Nous avons échangé nos numéros de téléphone. Florian et moi sommes restés en contact. Nous avons pris l'habitude de nous voir à chacune de ses visites en Belgique. Il adorait Bruxelles. Il venait souvent en week-end. C'était un bon vivant, pas un robot (Florian Schneider est décédé le 21 avril 2020, - ndlr). On allait au resto, dans des brasseries de la Grand-Place parce qu'il aimait boire une trappiste Chimay. On parlait de tout, pas seulement de musique. En 2015, alors qu'il avait quitté Kraftwerk, il m'a appelé. Il voulait venir dans mon studio SynSound, à Jette, pour que je l'aide à composer un morceau sur le thème de la pollution dans les océans pour le projet caritatif Parley for the Oceans. Florian avait l'idée de lancer le titre avec le bruit d'une goutte d'eau. J'ai branché un micro dans la salle de bains du studio et tiré un câble jusqu'à la console. Florian ouvrait le robinet et moi j'enregistrais à vingt mètres de là. Je devais me pincer pour y croire. Le reste est allé très vite. Florian était venu avec des synthés miniatures, j'ai assemblé le son des gouttes d'eau dans une boucle que nous avons échantillonnée et il a ajouté des paroles très simples : « Save the fish, Save the fish, Stop pollution. » C'est ainsi qu'est née Stop Plastic Pollution, notre seule et unique collaboration. Stop Plastic Pollution est disponible sur Soundcloud. Dan Lacksman revient sur les chansons qui ont marqué sa carrière dans le podcast Soundtrack Of My Life sur [www.radiorectangle.be](http://www.radiorectangle.be)



©VICTOR PATTYN

## Noé Preszow

Après des années d'apprentissage, des dizaines de chansons écrites, des fausses promesses mais aussi de vrais encouragements, les planètes s'alignent pour le Bruxellois au prénom biblique. Signé sur le label français Tôt au Tard et nommé aux Victoires de la Musique, catégorie "Révélation" sur foi de son hymne générationnel À nous, il publie un premier album qui réconcilie chanson française traditionnelle et modernité pop. Il nous parle des artistes qui ont forgé son identité.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« Oh Mercy de Bob Dylan est mon disque de chevet. Il a été produit par Daniel Lanois et est sorti en 1989. Oh Mercy va relancer Dylan qui n'intéressait plus grand-monde à cette époque. Dans Oh Mercy, il y a une vraie recherche sonore, un humour très fin et une écriture touchée par la grâce. L'ambiguïté lyrique de Dylan y est très palpable. On ne sait jamais si c'est du premier degré ou non. J'ai traduit plusieurs chansons de Dylan pour les adapter sur scène lors de mes premiers concerts, notamment Most Of The Time, qui est l'un des joyaux de cet album. Pour la scène, le déclic se fait pour moi à l'âge de douze ans. J'assiste à un concert de Jean-Louis Aubert à Forest National, dans le cadre de sa tournée Idéal Standard et je me dis : « C'est exactement ça que je veux faire. » Avant ça, j'ai littéralement "absorbé" plusieurs artistes que mon père écoutait : Jacques Higelin, Brigitte Fontaine, Bernard Lavilliers, Barbara bien sûr, mais aussi Catherine Ribeiro et Maxime Le Forestier. Je les cite dans la chanson Les Poches Vides qui figure sur mon album À Nous parce que c'est lié à des souvenirs très précis de mon enfance. Je revois mon père complètement hypnotisé qui me raconte en détail les concerts marathon de Lavilliers où des femmes s'évanouissaient ou cette prestation de Catherine Ribeiro à la Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule qui l'avait transcendé. Du coup, le panthéon musical de mon père est devenu mon propre panthéon. »



©RAPHAËL LUGASSY

# Mathilde Fernandez

TEXTE: NICOLAS CAPART

Dans la foulée d'un mini-album du duo Ascendant Vierge et à quelques mois de la sortie d'un nouvel EP solo, Mathilde Fernandez nous a reçus dans l'antre de son appartement bruxellois.



## Un livre de magie

*Le Miroir de la Magie*, c'est une sorte de grimoire... Un livre que j'allais consulter à la bibliothèque de Genève quand j'étais étudiante (en école d'art) il y a quelques années. Un prof me l'avait conseillé, mais on ne pouvait pas le sortir car il était trop précieux. Il a été édité en 1950 par un Suisse nommé Kurt Seligmann, sur la base de dessins datant du Moyen-Âge. J'adorais ce bouquin et j'allais le feuilleter à intervalles réguliers. On y trouve des textes étonnants, des croquis très anciens, comme cette série de visages méchants ou gentils, l'explication des lignes de la main, ce genre de choses... Plus tard, j'ai emménagé à Bruxelles. Lors d'une de mes premières sorties en ville, en parcourant les bacs de livres des Petits Riens, soudain je tombe sur *Le Miroir de la Magie*... à 7€.



## Des faux-ongles

Pendant le premier confinement, je tournais en rond dans mon petit appartement à Bruxelles. J'avais vraiment besoin de m'occuper l'esprit et surtout de faire quelque chose de mes mains. J'étais sans cesse en train de taper à l'ordinateur, il fallait que je fasse autre chose de mes dix doigts... J'ai retrouvé, qui traînait dans un coin, une collection de faux-ongles de toutes les couleurs que je n'avais jamais utilisés. Quelques vernis aussi. Du coup, j'ai fait du *nail art*, je suis partie très loin... Je me suis dit que je pourrais m'en servir pour les visuels d'Ascendant Vierge, un side-projet que j'ai monté avec Paul Seul il y a presque deux ans. On a sorti un EP intitulé *Vierge* en octobre dernier et défini tout un univers dont ces ongles font désormais partie.



## Un disqu de Christophe

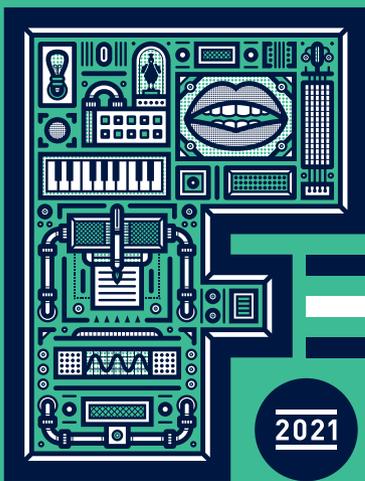
En 2016, un ami m'a offert un picture-disc de Christophe en me disant : « *Le jour où tu le rencontres, emmène-le avec toi parce qu'il est hyper rare...* » J'ai fini par entrer en contact avec Christophe et la première fois que je me suis présentée chez lui, j'avais mon album et ce vinyle sous le bras. Je lui ai offert le premier et il m'a signé le second. Christophe est quelqu'un qui a été important pour moi. On s'est rencontré par la musique. Il a flashé sur une de mes chansons, *Amérique*. Au point qu'il m'invite à la chanter avec lui. On a repris un autre titre intitulé *Petit gars*, enregistré plein de choses en studio qui ne verront pas le jour... J'avais écrit une chanson pour son album, que j'ai pu récupérer et que je ferai mienne... On s'est connu pendant trois ans, je me sens chanceuse d'avoir croisé sa route.



## Des chaussures

J'ai un *fetish* pour les New Rock, une marque très connue de chaussures gothiques. Elles sont fabriquées en cuir et à la main, en Espagne ou au Portugal. Chaque modèle est unique ou presque. J'ai eu ma première paire à 14 ans. Je n'avais pas le droit d'en avoir à l'époque, mes parents trouvant ça trop cher, trop "dark". C'est mon oncle, celui qui m'emmenait faire "les choses que je ne pouvais pas faire" qui me les a offertes. Il m'a conduit à la boutique et m'a dit de prendre celles que je voulais ! Aujourd'hui, je les collectionne toujours. Les envies de look décalé ont commencé vers 13 ans... Je ne voulais plus porter de couleurs, j'ai été "goth" jusqu'à mes 17 ans. C'était le seul sujet de discorde avec mes parents. Les mini-short en sky, les bas troués, ça ne passait pas trop. Je sortais de chez moi avec une grande robe longue et je me changeais au premier coin de rue. À l'école, un parent d'élève très catho avait proposé à ma mère de m'exorciser...

# DU DANS LE TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

# LA FINALE

DÉCOUVREZ LA RELÈVE DE LA SCÈNE FRANCOPHONE !

EDWIGE

KREGO

GABRIELLE  
VERLEYEN

ESTELLE  
BALDÉ

LO

ROZA

TOUT LE PALMARÈS EN LIGNE LE SAMEDI 27 MARS

[WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE)



LE SOIR

Sudinfo.be

moustaïque



sabam  
for culture

FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

BOTANIQUE

## Abonnez-vous !

Le magazine **Larsen** est totalement gratuit et vous pouvez le recevoir directement chez vous.

Il suffit de nous envoyer un mail avec vos coordonnées postales à [larsen@conseildelamusique.be](mailto:larsen@conseildelamusique.be)

Vous pouvez dorénavant suivre au jour le jour l'actu musicale en Fédération Wallonie-Bruxelles, grâce à la version digitale de votre magazine. Une seule adresse : [www.larsenmag.be](http://www.larsenmag.be)

# MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL  
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LE·S DU SECTEUR MUSICAL



INFOS : +32 2 550 13 20 - [MUSISCOPE@CONSEILDELAMUSIQUE.BE](mailto:MUSISCOPE@CONSEILDELAMUSIQUE.BE) - [WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE)

## CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ?  
BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ?  
PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ CHAQUE LUNDI POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS :  
[MUSISCOPE@CONSEILDELAMUSIQUE.BE](mailto:MUSISCOPE@CONSEILDELAMUSIQUE.BE) - 02 550 13 20

## PROCHAINES DATES

### CONSEILS ADMINISTRATIFS

08 MARS / 29 MARS / 03 MAI

### CONSEILS JURIDIQUES

22 MARS / 26 AVRIL / 17 MAI

### CONSEILS RELATIONS PRESSE & PROS

15 MARS / 19 AVRIL / 10 MAI

### CONSEILS FINANCIERS / SUBVENTIONS

15 MARS / 19 AVRIL / 10 MAI



AMPLO

UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN D'AMPLO  
« BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF »

sabam  
for culture



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

*Glaieuls Paradise*  
CONCERTS INTIMISTES

## Antoine Hénaut

Concert en streaming gratuit\*

**04.03 / 20h30**

\* 50 liens gratuits  
et ensuite participation de 5 €



Le WHall croise  
les doigts pour  
une reprise rapide  
du secteur culturel

## Motown Supremacy

Concert en streaming gratuit

**05.03 / 20h30**

# W:Hall

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02/435.59.99 - [whall.be](http://whall.be)

